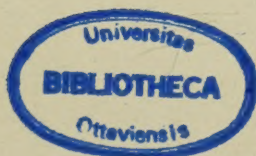


U d'/of OTTAWA
39003010975547

AUGUSTE TEXIER
Prêtre

Au Gré du Flot

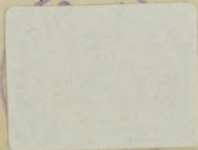
POÉSIES

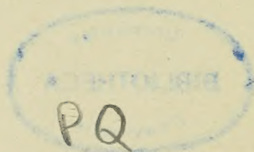


PARIS
LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

GABRIEL BEAUCHESNE ET Cie, SUCCESSEURS
83, rue de Rennes, 83

1903





SONNET LIMINAIRE

Avez-vous vu l'enfant qui pêche sur les grèves ?...
Parfois, las de courir le crabe ou le lançon,
Il s'assied, met à flot des bricks de sa façon,
Puis reprend son labeur après ces courtes trêves.

— Poète, ainsi j'ai fait. En des heures trop brèves,
Pêcheur d'âmes lassé de guetter le poisson,
J'ai posé quelquefois la ligne et l'hameçon
Pour lancer à la mer ma flottille de rêves.

Tristes ou gais, partis sous pavillons divers,
Plusieurs ont naufragé, gréés de mauvais vers,
Et de mes doux esquifs voici tout ce qui reste.

Or, le flux les poussant d'un rire ou d'un sanglot,
J'assemble l'humble escadre en ce havre modeste...
— Viens la voir, bon lecteur, voguer au gré du flot !

PROLOGUE

PROLOGUE

*A Monsieur l'abbé ****

I

A voir tant d'auteurs en crédit
Filouter une apothéose,
Moi qui hais le bruit et la pose,
Depuis longtemps, je m'étais dit :

« Sans guigner lauriers ni statues,
Je veux, comme l'oiseau des bois,
Humble poète à l'humble voix,
Chanter loin des routes battues.

Je veux chanter, mais pour moi seul,
Rêves, bonheurs et deuils intimes,
Coudre enfin mon cœur en ces rimes,
Comme on coud les morts au linceul.

Je veux chanter, non faire un rôle,
Et, que je chante mal ou bien,
Nul indiscret n'en saura rien
— Que Dieu, qui lit sur mon épaule.

Moi, livrer mon vers, sans appel,
Aux carabins de la critique,
Pour qu'en leur Morgue poétique
Ils le froissent de leur scalpel !

Les laisser, oiseleurs sauvages
De l'idéal et de l'esprit,
Me prendre ma pensée au nid
Pour l'emprisonner dans leurs cages !

Non ! C'est pour Dieu, pour son regard,
Qu'en l'ombre rayonne le cierge ;
C'est pour Dieu qu'en la forêt vierge
L'oiseau d'or gazouille à l'écart :

C'est pour Dieu donc qu'à voix discrète
Mes vers aussi gazouilleront,
Emplissant mon cœur et mon front,
Ces deux volières du poète ! »

II

J'en étais là de mon émoi,
Décidé, soit spleen soit paresse,
A bouder la gloire et la presse
Quand, un jour, quelqu'un vint à moi.

« J'en conviens, dit-il, c'est d'un sage
De rimer à huis clos chez lui,
Quand sa strophe, lourde d'ennui,
Doit être sifflée au passage.

Mais lorsque, du rythme vainqueur,
Le vers s'envole au vent qui passe ;
Lorsque l'on entend, à voix basse,
L'oiseau bleu chanter dans son cœur :

S'il chante solitaire et triste,
N'ayant que Dieu pour confident,
Vous pouvez dire : C'est prudent,
Moi je réponds : C'est égoïste.

Voyez donc si la fleur des prés
Garde pour elle son arome,
Ou si l'étoile est économe
De ses charmants rayons dorés !

Songez plutôt au compte austère
Qu'un jour ce serviteur tremblant
Dut rendre à Dieu de son talent.
Qu'il avait enfoui sous terre.

Songez que votre vers chrétien
Doit aller où le ciel l'envoie.
Nous mettre au front un peu de joie.
Nous faire au cœur un peu de bien. »

III

Celui qui parlait de la sorte,
C'est vous. ami trop indulgent.
Et votre conseil obligeant
Ne va pas rester lettre morte.

— Allez, mes vers, puisqu'il le faut,
Braver la rampe populaire !
Vous ne pourrez sans doute y plaire,
Car vous avez plus d'un défaut.

Et vous savez ce qu'est le livre :
La guillotine où le public
Attend, la main sur le déclic,
Que le poète à lui vous livre.

Aussi, dans ce suprême adieu,
Quand vous quittez ma solitude,
Je me sens pris d'inquiétude
Et je vous recommande à Dieu ;

Ayant peur que des doigts moroses
Ne vous froissent avec dédain,
Comme, en traversant un jardin,
Le passant foule aux pieds des roses.

N'importe ! Allez, allez, mes vers,
Tentons cette folle aventure,
Plus d'un dût-il, à la lecture,
Rire en nous lorgnant de travers.

Allez, allez, rimes fidèles,
Faites du bien sans le savoir ;
Puisqu'on dit que c'est le devoir,
Courez le monde à tire-d'ailes.

Allez, allez, divins oiseaux !
Allez, doux vers que je regrette !
Je me ferme ici la retraite
Et brûle, en tremblant, mes vaisseaux.

PIÉTÉ FILIALE

MA MÈRE

A mon frère Eugène

Tout ce qui est ma vie, c'est aux mérites de ma mère que je le dois.

Saint Augustin. *De la Vie heureuse.*

I

ai donc trente-six ans, l'âge où mourut ma mère...
souvenir ! ô deuil de mon premier printemps !
'est, au bord de mes yeux, comme une larme amère
ue jamais n'essuiera le doigt léger du temps.

Je la revois encor dans l'humble et triste chambre,
Tout près de la fenêtre assise en son fauteuil,
Le front pâle, pareille aux roses de décembre
Sur qui le vent d'hiver met ses teintes de deuil.

Je la revois surtout à son lit d'agonie,
Blanche, et se soulevant pour se pencher vers nous,
Puis sur nos jeunes fronts levant sa main bénie,
Pendant que nous pleurions tous les deux à genoux.

Frère, t'en souvient-il?... Oh! ce dernier sourire
Qui mourut sur sa lèvre en un dernier baiser!
Ces paroles d'adieu qu'elle essayait de dire,
Quand son cœur dans nos bras battait à se briser!

Et ce glas matinal dans la douce lumière,
Par ce beau ciel d'été frais comme un ciel d'avril!
Et là, sur ce chemin qui mène au cimetière,
Cette croix, ce convoi... Frère, t'en souvient-il?

II

Mon Dieu, ces temps sont loin!... Et le vent, qui se joue
Des corolles de lys et des fleurs de pêcher,
A pu faner notre âme et hâler notre joue,
Mais, nos larmes de fils, il ne peut les sécher.

Et je ne vois jamais un frais visage rose
Au baiser maternel s'offrir tout triomphant,
Sans que, pensant soudain à mon passé morose,
Je me prenne à pleurer comme un petit enfant.

Pourquoi donc ma jeunesse a-t-elle été si sombre?
Pourquoi donc ai-je fait tout seul mon dur chemin,
Sans arbre devant moi pour me donner son ombre,
Sans mère à mon côté pour me donner la main?

Ah ! vous vous étonnez que la mélancolie
Descende sur mon front comme un brouillard du soir,
Et que, loin de ce monde, à rêver je m'oublie,
Comme un homme qui va devant lui sans rien voir !

C'est que le doux soleil qui brillait sur ma route
S'est couché, dès l'aurore, en la nuit du trépas
C'est qu'au fond de moi-même, en silence, j'écoute
Celle que j'ai perdue et qui parle tout bas !

O chère vision ! ma mère ! sainte femme !
Dans tout ce que j'entends et tout ce que je vois,
Plein de ton souvenir, je crois sentir ton âme,
Entrevoir ton visage et distinguer ta voix.

Je n'avais pas dix ans quand tu quittas la terre,
Mère au front triste et doux, que je connus si peu ;
Mais ton image est là, dans mon cœur solitaire,
Comme celle des saints dans les temples de Dieu.

Et j'ai mis ma pensée à veiller devant elle,
Comme un cierge pieux qui ne s'éteint jamais ;
Et j'ai mis mon amour, comme un encens fidèle
Qui purifie en moi tous les souffles mauvais.

III

Ma mère, sois bénie !... Oh ! qui dira la fange
Dont ton ombre a gardé mon manteau baptismal !
Qui dira que de fois, de tes deux ailes d'ange,
Tu vins voiler mes yeux, pour leur cacher le mal !

Et que de fois encore, à l'heure de l'orage,
Lorsqu'à des vents mauvais frissonne la vertu,
Ton invisible main relève mon courage,
Comme fait le passant d'un lys presque abattu !

Je te dois tout, ma mère... Oui ! l'air que je respire,
Ta douceur qu'on m'a dit empreinte sur mes traits,
Cette soif d'idéal qui sera mon martyre,
Et jusqu'à l'impuissance à faire mal en paix ;

Oui ! le Dieu qu'à trois ans tu m'appris à connaître
Lorsque sur tes genoux tu me croisais les doigts,
Le bonheur de l'aimer, l'honneur d'être son prêtre,
C'est à toi, tout cela, mère, que je le dois !

Tu fus ma Providence, et quand je me rappelle
Mes bonheurs, mes espoirs, tant de songes défunts,
De tous ces souvenirs je fais une chapelle
Où ton front pur rayonne au milieu des parfums.

Et te voyant alors si belle dans mon rêve,
Vers toi je tends les bras du fond de ma prison,
Comme le naufragé qui verrait, de la grève,
La voile de salut s'enfuir à l'horizon.

Non ! non ! ne t'enfuis pas ! Tu sais bien, dans notre île,
Que les jours sont brumeux et rudes les hivers ;
Que notre cœur s'en va vers un ciel plus tranquille,
Comme l'oiseau du nord vers des climats plus verts.

Tu sais bien mon désir : te voir, mère chérie !
Après trente ans d'absence enfin le rendez-vous !
M'embarquer avec toi, là-haut, vers la patrie !...
Dis, quand viens-tu me prendre et quand donc partons-nous ?

Mai 1900

FILIALES TENDRESSES

A mon bien-aimé père
pour fêter sa soixante et onzième année

Laisse, laisse ainsi ta main dans la mienne,
Pour qu'entrelaçant mes doigts en tes doigts,
Je presse ma joue encor sur la tienne,
Comme nous faisions tous deux autrefois.

Laisse que je mette à ton front morose,
Là, sur ta paupière, un baiser pieux,
Et, ce doux baiser que ma lèvre y pose,
Tu me le rendras, les yeux dans mes yeux.

Quelque puritain pourra bien sourire
Et dire, à mi-voix, que c'est enfantin :
N'en rougissons point et laissons-le dire,
Et caressons-nous comme au temps lointain.

Comme au temps lointain où, jeune toi-même,
Tu me dorlotais, les yeux triomphants,
L'un à l'autre encor disons-nous qu'on s'aime
Et pour bien s'aimer qu'il faut être enfants.

Grisons-nous tous deux de tendres paroles,
De tendres regards tous deux grisons-nous,
Murmurant tout bas de ces choses folles
Comme en trouvent seuls les cœurs un peu fous.

Je suis sûr que Dieu sourit et se penche
Quand, pour badiner, mon doigt puéril
Lisse tes cheveux sur ta tête blanche,
Comme fait le vent aux pommiers d'avril ;

Quand, pour égayer ton œil taciturne,
Je tiens à ton cou mes bras enlacés,
Mes deux bras pareils aux anses d'une urne
Où tu bois l'oubli de tes maux passés !

A MON PÈRE

I

Il est un nom chéri qui rayonne en mon âme,
Comme la lampe d'or en un temple chrétien ;
Et ce nom, ce doux nom, il faut que je l'acclame :
Mon père, c'est le tien !

Tu n'es qu'un ouvrier et tu portes la bure ;
Mais, plus haut que l'orgueil d'un parvenu brutal,
Soixante ans de vertus, grandissant ta stature,
T'ont fait un piédestal.

Piédestal trois fois saint d'un dévouement sublime !
Ah ! qui dira jamais, pour se dresser aux cieux,
Ce qu'il coûta d'efforts à ton cœur magnanime
Et de pleurs à tes yeux !

O le calice amer de ta mélancolie !
Nous savons, nous tes fils, ce qu'il contint de fiel,
Et comment tu l'as bu, gardant pour toi la lie
Et nous offrant le miel ;

Nous savons de quel pli, de quelle ombre importune
Ton front s'assombrissait en rêvant, chaque jour,
Un avenir pour nous plus haut que ta fortune,
Moins grand que ton amour ;

Nous savons, pour cacher le mal qui te torture,
Que tu vas te plongeant dans un silence fier,
Comme le pélican, pour cacher sa blessure,
Se plonge dans la mer.

Mais là-bas, au village, il est une humble tombe
Où, sur l'herbe des morts, tu viens souvent, le soir,
Et c'est là qu'à l'écart, ton âme qui succombe
Trouve son reposoir ;

Pendant que l'œil fixé sur la croix funéraire,
Ou laissant sur ton sein ton front tomber plus bas,
Tu parles à quelqu'un endormi sous la terre
Et qui ne répond pas.

II

O vieillard ! ô mon père ! ô grande âme martyre !
Seul sous l'astre d'argent qui te sert de flambeau,
Voilà longtemps déjà qu'un cher fantôme attire
Tes pas vers ce tombeau.

Tu viens pour y rêver à notre morte aimée,
A celle qui faisait le jour en la maison,
Et qui sommeille ici, maintenant renfermée
Sous six pieds de gazon.

Tu songes que, l'espoir en toi cessant de luire
Et ton pas chancelant sous un mortel ennui,
Il te faudrait encor pour soleil son sourire
Et son bras pour appui ;

Tu lui dis que, l'esprit sans fin occupé d'elle,
Tu l'attends à venir des éternels climats,
Trop sûr qu'à ton foyer, fugitive hirondelle,
Elle ne viendra pas.

Et ton regard alors se teinte de mystère,
Et les indifférents qui passent près de toi,
Voyant ton large front voilé d'une ombre austère,
Se demandent pourquoi.

Ils ne savent donc pas que, de l'heure où se brise
Dans le vase du cœur la fleur d'un grand amour,
Le bonheur à jamais s'en disperse à la brise,
Triste parfum d'un jour!

Ils ne savent donc pas que, pour une grande âme,
Quand le premier encens s'est éteint sur l'autel,
Nul souffle ne peut plus en rallumer la flamme
Sur son trépied mortel!

Mais toi, tu le sais trop depuis l'épreuve amère,
Et qu'au jour où la mort brisa ta vie en deuil,
Elle enterra ton cœur auprès de notre mère
Dans le même cercueil;

Et c'est pourquoi, penché sur la fosse fatale,
Tu cherches ses débris trente ans encore après;
C'est pourquoi ton sourire a l'air d'une fleur pâle
Qui croît sous les cyprès;

C'est pourquoi, voyageur las de ta route sombre,
Tu demandes sans cesse, en ce champ du repos,
Qu'on te fasse sous terre un lit profond dans l'ombre,
Pour y coucher tes os.

III

O temps, noir fossoyeur de toute vie humaine,
Non, non ! va ton chemin et n'entends pas son cri !
Arrière, bûcheron, et respecte ce chêne !
Je n'ai pas d'autre abri.

Car en vain j'ai cherché dans ce désert du monde
La tranquille oasis d'un cœur fidèle et sûr,
Avec la source calme où le ciel rit dans l'onde
D'un éternel azur ;

J'ai connu, sur la route où Dieu me fait descendre,
Trop de ces amitiés qu'un seul jour voit finir,
Rapides feux de joie écroulés dans la cendre
D'un amer souvenir ;

J'ai connu trop de cœurs d'apparence candide,
Pareils à ces lacs bleus au flot traître et charmant
Où dort, à la surface, un beau cygne splendide,
Au fond, le caïman ;

J'ai vu trop de serpents cachés parmi les roses ;
Et comprenant dès lors quel rêve était le mien,
Moi, naïf qui jadis croyais à tant de choses,
Je ne crois plus à rien.

A rien, à rien qu'à toi, chère âme paternelle !
A rien qu'à ton regard qui, lui, ne fourbe pas !
A rien qu'à ton amour que je sens là, fidèle
Comme l'ombre à mes pas !

Dieu qui pétrit nos cœurs dans une même argile,
Qui les expose ensemble aux mêmes vents du sort,
Les suspendit en nous, double harpe fragile,
Pour y vibrer d'accord.

Tes maux, je les ressens ; mes pleurs, tu les devines ;
Et ton âme si bien s'ajuste à mon chagrin
Que j'y puis déposer ma couronne d'épines
Comme dans un écrin.

A ses mille piquants cet écrin d'or se prête ;
Je puis te dire tout, sûr que tu comprendras,
Et que, pour oreiller où reposer ma tête,
Tu vas m'ouvrir tes bras.

Ouvre-les, lit d'amour où je puisse m'étendre ;
D'une étreinte si douce aimons à nous presser :
Et toi, temps destructeur, dis à la mort d'attendre
Pour nous désenlacer.

Ou plutôt, non! le lierre à son chêne s'attache :
Tous deux tombent ensemble, ensemble ils sont debout ;
Si tu veux, bûcheron, frappe-nous de ta hache,
Mais tous deux d'un seul coup :

Afin qu'ainsi tous deux, en l'éternelle aurore,
Nous voyions à la fois pâlir notre flambeau,
Et que, sur terre unis, nous le soyons encore
Par-delà le tombeau.

ENFANTINES

BIENVENUE

*A ma petite amie Madeleine ****
qui, par la plume de son père,
m'annonçait elle-même sa naissance.

I

Si j'arrivais du paradis,
Comme toi, chère Madeleine,
Je répondrais, je crois, sans peine,
Aux douces choses que tu dis :

Je prendrais à mes ailes d'ange
Une plume bien blanche encor,
Et broderais des rimes d'or
A ce billet, comme une frange ;

3.

Car, hélas ! rimeur soucieux,
Il faut bien, ce billet modeste,
Te l'écrire en langue céleste,
A toi qui viens tout droit des cieux.

II

Sois donc chez nous la bienvenue,
Ange qui fais les cœurs contents,
Puisqu'il n'est pas jusqu'au printemps
Qui n'ait souri, t'ayant connue.

Bon printemps ! Frais sous ses couleurs,
Il se met aussi de la fête :
Vois comme, des pieds à la tête,
Il vient endimanché de fleurs !

Est-ce lui dont l'haleine joue
Sur ta lèvre au souffle si pur,
Et dont les beaux matins d'azur
Versent l'aurore sur ta joue?

Est-ce lui qui, sans le savoir,
D'une rose a fait ton sourire,
Et dans tes yeux, où l'on se mire,
A mis deux bleuets pour nous voir?

Ouvre-les, ces fraîches corolles ;
Il s'en exhalera pour nous
Un arome subtil et doux :
Tes regards vaudront des paroles.

III

En retour, près de ton berceau,
N'entends-tu pas ce mot : Je t'aime ?
Dieu te l'a dit, à ton baptême,
Lui qui n'en sait pas de plus beau.

Et depuis, sur ta frêle couche
Ceux qui se penchent attendris
Le répètent, quand tu souris,
Ce doux mot qui fleurit la bouche.

Mais surtout, regarde : ils sont deux
Dont la lèvre en fleur le soupire,
Et les autres ont beau le dire,
Nul au monde ne le dit mieux.

Ces deux-là, chère Madeleine,
Ah ! tu les connaîtras un jour,
Et tu leur rendras en amour
Ce que tu leur coûtes de peine.

N'est-ce pas?... Et dans le chagrin,
N'est-ce pas, fée aux tendres charmes,
Que tu feras douces leurs larmes,
Ton cœur en devenant l'écrin ?

IV

Moi, mon cœur c'est la marguerite
Qui dit : Je t'aime un peu, beaucoup ;
Je l'effeuille ici d'un seul coup,
Pour finir ma lettre plus vite.

Adieu donc ! car c'est trop causer...
Non, pourtant, quelque chose encore :
Cette lettre, il faut bien la clore !
Vois : je la signe d'un baiser.

VOLIÈRE ENFANTINE

I

Connaissez-vous une volière
Où, devant un grand tableau noir,
Gazouillent, du matin au soir,
Des chanteurs à plume écolière ;

Où, par bécarres et bémols,
Sur l'histoire et l'arithmétique,
On entend jaser, en musique,
Tout un chœur de beaux rossignols ?

C'est notre classe de Huitième.
Ils sont là, plus d'un oiseau blond,
Qui sur les airs du vieux Lhomond
Vous modulent leur petit thème...

Mais allegro ! pas redoublé !
Et, les airs étant difficiles,
Ils laissent, chanteurs inhabiles,
Plus d'un accident à la clé.

Il faut voir alors la figure
Et le sourire encourageant
De Monsieur leur jeune régent,
Qui, règle en main, bat la mesure !

Ce barbarisme qu'ils ont fait !
Ce mot qui les a pris en traître !
Cette dissonance peut-être
Quand il faut un accord parfait !

II

— N'est-ce pas, chers linots espiègles,
Qu'il ferait meilleur dans les champs,
Loin de ces oiseleurs méchants
Vous pipant à la glu des règles ?

L'air est si doux ! les cieux si purs !
Tant d'oiseaux chantent au bocage !
Et vous, il faut rester en cage,
A gringotter entre ces murs !

Il faut, comme une graine amère,
Au lieu des fraises du buisson,
Becqueter devoir et leçon
Dans les maquis de la grammaire !

Il faut, au lieu des claires eaux
Où les chardonnerets vont boire,
Prendre un bain dans cette encre noire
Qui court sur vos doigts à ruisseaux !

III

— Etonnez-vous, maîtres farouches,
Que, baîllant alors, ces petits
Attellent, postillons gentils,
A la daumont, deux ou trois mouches ;

Ou bien qu'à leurs moments perdus,
Sur la page au crayon rougie,
Ils accrochent, en effigie,
Quelques affreux pierrots pendus !

Pour moi, prenant en main leurs causes,
Quoique ce soit bien délicat,
Je me fais ici l'avocat
De ces jolis polissons roses,

Vous priant, avant de punir,
Juges comme eux jadis victimes,
De prendre, pour peser leurs crimes,
La balance du souvenir ;

De songer à ce que vous fîtes,
A tel verdict qui vous fut dur ;
Et vos sentences, j'en suis sûr,
Dans la douceur seront confites.

Vous serez bons à vos oiseaux,
Pleins d'indulgence à leurs fredaines ;
Cessant d'être Croquemitaines,
Vous deviendrez Papas Gâteaux.

D'ailleurs facile est l'indulgence:
Ils ont tant de candeur au front!
Le cœur si pur! l'esprit si prompt!
Et si vive l'intelligence!...

Bref, vit-on enfants plus charmants?
— Vous souriez d'un air sceptique...
Pour en avoir preuve authentique,
Demandez donc à leurs mamans!

L'HORLOGER

A des Premiers Communiants
qui m'offraient une pendule.

Oui, chers Communiants, j'accepte votre hommage.
Mais vous, songez-vous bien que c'est là votre image?
Votre âme! horloge aussi qu'il faudra remonter,
De peur que dans le mal son aiguille s'arrête.
Oh! dites-moi! souvent, comme en ce jour de fête,
Que l'Horloger divin vienne la visiter!

LE VAUTOUR

Lorsqu'aux bras de ta mère, en jouant, tu te penches,
Enfant, dont le sourire aux anges fait songer,
On sent bien qu'ils sont là, veillant pour protéger
Ton âme, fleur de lys, tes yeux, fleurs de pervenches.

Au [illegible] and, sur nos fronts, le vent casse les branches,
Sur ton arbre d'avril, toi, tu chantes, léger
Comme l'oiseau, qui croit que, pour fuir le danger,
Il lui suffit d'ouvrir ses belles ailes blanches.

Prends garde cependant, blonde tête qui ris !
J'en ai connu plus d'un par le vautour surpris,
Et j'ai vu trop souvent de trop lugubres choses :

Des colombes fuyant d'un vol effarouché,
Des plumes qui neigeaient au torrent du péché,
Et ses bords, çà et là, tachés de perles roses.

ET CECIDIT FLOS

Oh ! cette robe, enfant, que Dieu t'avait donnée,
Qui te faisait si blanc, lorsque sur le chemin
Ton ange et toi passiez, vous tenant par la main,
Ta robe d'innocence, où donc l'as-tu traînée ?

Tu ne savais donc pas, quand tu l'as profanée,
Que le jour de la faute a son noir lendemain,
Qu'il n'est plus de printemps sous notre ciel humain,
Quand la fleur du baptême une fois s'est fanée !

Non ! tu ne savais pas, blond chérubin tombé !
Et maintenant tu vas, dans la honte absorbé,
Le front songeur, les pieds saignants, l'âme meurtrie ;

L'eau coule de tes yeux sur ta candeur flétrie...
Hélas ! pleurs superflus ! Même au pied de la croix,
Le beau lys virginal ne fleurit pas deux fois.

PLUIE ET SOLEIL

Il est tombé, l'ange au front pur !
Son air est faux, son âme double :
Plus de candeur en son cœur trouble...
— Le ciel a perdu son azur !

Il est flétri, l'ange aux traits roses !
Son œil est mort, son rire éteint :
Plus de couleur vive à son teint...
— Le rosier a perdu ses roses !

Mais non, mon fils ; un humble aveu !
Les pleurs sont doux, qu'un Père essuie...
— Il suffira de cette pluie :
Le ciel va redevenir bleu !

Puis au banquet va, dès l'aurore !
Jésus rayonne en l'or vermeil...
— Il suffira de ce soleil :
Les roses vont fleurir encore !

AUPRÈS D'UN BERCEAU

I

Sous les longs rideaux blancs voyez-le qui sommeille.
Quelle paix ! quel silence en ce charmant réduit !
Comme le souffle est pur à sa lèvre vermeille !
On dirait, à l'entendre, un léger vol d'abeille,
Qui dans l'air embaumé passe et glisse sans bruit.

N'est-ce pas qu'il est beau l'âge de l'innocence ?
N'est-ce pas que devant cet ange au front si doux
Volontiers l'on irait se mettre à deux genoux,
Tant il est vrai qu'on sent l'invisible présence
Du Dieu qui près de lui veille en gardien jaloux?

Gardez-le bien, Seigneur, car, au sortir des langes,
Les cavaliers d'Hérode en veulent à ses jours !
Car l'enfance, à dix ans, connaît déjà nos fanges!
Car on voit bien des lys et bien des ailes d'anges
Neiger sur le chemin des premières amours !

Hélas! qui les a faits, ces carnages célestes,
Où le vice éhonté va tuant la candeur ?
Quel bandit, quel démon s'en vient, sombre rôdeur,
Sur ces fronts ingénus aux rougeurs si modestes
Coller en ricanant son masque d'impudeur ?

II

— Honte et malheur à toi, siècle impie et superbe,
Qui, lorsque la foi naît dans un cœur enfantin,
Piétines cette fleur, comme on piétine l'herbe,
Et la laisses flétrie à son premier matin !

Honte et malheur à toi, siècle impur et cynique,
Qui, de ta lourde main gantée avec la loi,
A la blanche innocence arraches sa tunique
Et vers le ciel vengeur la fais crier d'effroi !

Car c'est le grand scandale, en ce siècle où nous sommes,
Qu'un préau d'écoliers devienne un mauvais lieu,
Que des propos d'enfants fassent rougir des hommes
Et qu'une jeune lèvre ose blasphémer Dieu.

Et nous en sommes là ! L'impiété moderne
Multiplie aujourd'hui les fosses sous nos pas.
Du seuil de l'atelier au seuil de la caserne,
Combien d'anges partis qui ne reviendront pas !

A tous les carrefours le Vice fait son prêche,
Sur le journal, le livre et l'image affiché :
Vieil ogre sans pudeur qui flaire la chair fraîche
Pour en faire, avant l'âge, une chair à péché !

Or, sachant que ce monde est comme un champ immense
Où le premier venu jette en l'air sa leçon,
Dans les âmes d'enfant si telle est la semence,
Que pensez-vous, un jour, que sera la moisson ?

Dieu juste ! on le verra lorsqu'elle sera mûre.
Mais, ce jour-là, j'ai peur qu'il ne grêle du sang ;
Car on entend partout un effrayant murmure
Qui dans l'air social va toujours grandissant.

La Plèbe est là, qui gronde, et la haine l'embauche.
De tous nos dieux humains plus un seul n'est debout :
Le droit n'est qu'un vain mot, l'amour une débauche,
Et l'honneur rien qu'un chèque à toucher dans l'égout.

Voilà donc, siècle d'or, le bilan de tes œuvres !
Encor si je disais toutes tes trahisons,
Tant de Juifs à nos flancs collés comme des pieuvres,
Tant d'escrocs, d'assassins, à bonder nos prisons !

Si je disais la honte assise à tant de portes,
Des âmes de leurs fils tant de mères en deuil,
Et tant de jeunes morts et tant de jeunes mortes,
Dont l'ange gardien suit, en pleurant, le cercueil !

O siècle, ce sont là, vois-tu bien, de ces choses
Qui nous brisent le cœur à nous qui les aimons,
Quand, de ces chérubins aux frais visages roses,
Nous songeons que tu peux faire un jour des démons

III

— Quoi ! ce serait plus tard, enfant, ta destinée !
Quoi ! ces yeux où le ciel a mis tout son azur,
Et cette âme de neige, et ce sourire pur,
Cette innocence enfin tomberait moissonnée,
Comme sous la tempête un beau champ de blé mûr !

Non ! non ! Vous qui pouvez enchaîner la tempête,
Seigneur, gardez-le bien, Seigneur, gardez-le bien !
Gardez son faible cœur des assauts de la bête,
De l'incrédulité gardez sa jeune tête :
Qu'il demeure à jamais vertueux et chrétien !

Et vous, mère... écoutez ! votre tâche est sublime.
Songez que d'aujourd'hui va dépendre demain,
Que l'homme, en vieillissant, suit son premier chemin,
Et que, pour la vertu comme aussi pour le crime,
C'est vous qui pétrissez le pauvre cœur humain.

Songez, mère, songez, vous dont l'amour s'égaie
A voir votre ange au nid jaser comme un oiseau,
Songez que l'avenir est un champ qui m'effraie,
Que, s'il y pousse un jour le bon grain ou l'ivraie,
La racine en est là dans ce frêle berceau.

LE PRÊTRE

AU VINGTIÈME SIÈCLE

LE PRÊTRE AU VINGTIÈME SIÈCLE

A un Séminariste.

Le privilège du dévouement, le privilège du sacrifice : voilà le privilège du prêtre.

LAMENNAIS

I

Toi que le Christ appelle un jour à le servir,
Sais-tu bien quel sentier il te faudra gravir ?
Sais-tu que Dieu pour toi l'a fait haut et sévère,
Que monter à l'autel c'est monter au Calvaire
Pour y crucifier ton âme à la vertu ?
Sais-tu bien tout cela, dis, mon fils, le sais-tu ?

Ecoute! Ils t'ont conté sur ton chemin peut-être
Que le Ciel de fils d'or tisse les jours du prêtre,
Et qu'au siècle présent comme aux siècles passés,
A la table commune il est des mieux placés.
Ils t'auront dit encor qu'en jouisseur vulgaire,
Il traîne sous les cieux sa vie à ne rien faire ;
Que, joyeux trafiquant de son mandat sacré,
Il gîte sa mollesse en un palais doré.
Ils t'auront dit enfin, te prenant pour exemple,
Que tu seras bien mieux, simple soldat du temple,
Qu'à vivre tout courbé, comme un galérien,
Sur le champ paternel ou l'outil plébéien.

Cœurs abjects! cœurs de boue! ils voudraient faire entendre
Qu'à ce lâche calcul un homme peut descendre :
De marchander son âme et sa jeunesse à Dieu
Pour neuf cents francs de rente, avec le pot-au-feu.
Non, non! cela n'est pas ; je ne connais qu'un prêtre :
Celui que Jésus-Christ nous apprit à connaître
Et dont il proclamait que, pour suivre ses pas,
Il doit sacrifier tous les biens d'ici-bas.

II

Si jamais sous le ciel il s'en rencontre d'autres,
Ceux-là sont des marchands mais non pas des apôtres :
Judas qui tous les jours mettent leur Maître à prix
Et n'ont plus droit chez nous qu'aux soufflets du mépris.

Pour punir, juste Dieu ! leur trahison suprême,
Ah ! qu'on leur passe au cou la corde et l'anathème !
Que le peuple, tirant sur le câble brutal,
Fasse choir ces faux dieux de leur faux piédestal !
Un fouet ! un fouet qui cingle au moins ces hypocrites !
Qu'on les chasse du temple, indignes sybarites
Cachant leur lit de fleurs à l'ombre de la croix
Et sous leur robe sainte une âme de bourgeois !
L'Eglise n'en veut pas de cette race vile.
Quoi donc ! le sacerdoce est un métier servile ?

Quoi ! le prêtre du Christ est un vénal agent,
Par l'Etat dédaigneux gagé pour de l'argent ?

Non ! Le prêtre qu'il faut à notre âge en démence,
C'est le Samaritain plein d'un amour immense,
Qui descend de cheval et, sur le grand chemin,
S'arrête pour panser les maux du genre humain.
C'est celui qui s'en va sur le marché des âmes,
Et, pour les racheter à leurs maîtres infâmes,
Au lieu d'or, donne à Dieu, sublime commerçant,
Ses larmes, ses labeurs, sa prière, son sang.
Le voilà, le voilà, le prêtre de mon rêve !

Mais ce rêve, toi-même, en ta grâce et ta sève,
Toi, mon fils de vingt ans qui marches vers l'autel,
Dis, n'en as-tu pas fait ton beau rêve immortel ?
Ou bien serais-tu donc, lâche parmi les lâches,
De ceux-là qui s'en vont, déserteurs de nos tâches,
S'allonger bien à l'aise aux marches du saint lieu,
Pour attendre, en dormant, le royaume de Dieu ?

III

O honte ! je le sais, ils disent : Rien à faire !
Mais cela, qui le dit ? C'est lui, le mercenaire.
Le vrai prêtre, jamais : sa foi le lui défend.
Rien à faire, Seigneur ! Ecoute donc, enfant.

Lorsque le laboureur voit, après l'incendie,
La cendre de son toit à peine refroidie,
Et qu'il ne reste plus, sous le rouge horizon,
Que les quatre murs noirs de sa pauvre maison :
Réponds-moi, s'assied-il au seuil de la demeure,
Et là, sourd aux sanglots de sa femme qui pleure,
Sans entendre ses fils qui l'appellent tout bas,
Attend-il la fortune en se croisant les bras ?
Dit-il que désormais sa ruine est trop claire,
Que le mal est trop grand pour qu'il puisse y rien faire,

Et que c'est à Dieu seul de prendre soin demain
De sa famille en deuil sans asile et sans pain ?

Lâche, s'il le disait ! — Mais plus lâches nous-mêmes !
Comment ! dans ce péril de nos crises suprêmes,
Quand le vieux toit chrétien, au vent d'impiété,
Flambe et craque partout à demi dévasté ;
Quand de ses murs branlants, comme un vol d'hirondelles,
Les âmes, prenant peur, s'enfuient à tire-d'ailes :
Nous, dont la charge sainte est, par ces temps d'effroi,
De sauver la maison où s'abrite leur foi,
Prêtres, nous laisserions, perdant toute espérance,
Vingt mille francs-maçons démolir notre France,
De l'Eglise du Christ renverser les piliers,
Quand nous sommes contre eux cent mille chevaliers !
Nous crierions, éperdus, devant l'assaut sectaire,
Qu'il ne nous reste plus qu'à pleurer... puis nous taire?

IV

Qu'en diriez-vous là-haut, héros des temps anciens ?
Vous, apôtres ? et vous, premiers martyrs chrétiens ?
Et vous, mâles docteurs que le pouvoir farouche
Condamnait à l'exil sans vous fermer la bouche ?
Et vous, moines hardis, qui, sur le sol gaulois,
Passiez en défrichant les âmes et les bois ?
Et vous, qu'en diriez-vous, héros des temps modernes ?
Prêtres que la Terreur fit pendre à ses lanternes ?
Divins aventuriers qui, sur les bords chinois,
Portiez hier votre tête en y portant la croix ?
Oui, tous, que diriez-vous si, lâches Jérémies,
Nous autres, nous allions, en ces jours d'infamies,
Au lieu d'armer nos bras, soupirer et gémir,
Puis de l'autre côté nous tourner pour dormir ?

O paladins du Christ, est-ce donc de la sorte
Que du monde païen vous enfonciez la porte ?
Voyant le champ du mal si vaste devant vous,
Pensiez-vous qu'il suffit d'y pleurer à genoux ?
Non ! non ! vous vous leviez, vous alliez, vous, les braves,
Aux corsaires d'enfer arracher leurs esclaves.
Certes, vous n'aviez pas d'or pour les racheter ;
Mais, pour sainte rançon, vous donniez, sans compter,
Aux yeux de l'univers, témoin de ces merveilles,
Votre amour, vos bienfaits, vos jeûnes et vos veilles.
Et, si Dieu de cela ne se contentait pas,
S'il fallait au labeur joindre un sanglant trépas,
Alors, pour achever la rançon incomplète,
Ayant donné vos pleurs, vous donniez votre tête,
Afin que sur ce socle, élevée en tous lieux,
La grande croix du Christ se dressât sous les cieux.

Vous saviez, vous martyrs, héros de ces jours sombres,
Que, le toit social s'en allant en décombres,
Il fallait, pour le faire avec des murs plus beaux,
Le rebâtir à neuf sur vos propres tombeaux.

Vous saviez, vous saviez que, lorsqu'on est apôtre,
Dans nos âges troublés ainsi que dans le vôtre,
Pour triompher du monde et pour le conquérir,
Il faut prier, il faut souffrir, il faut mourir.

V

Oui, oui, le cœur du prêtre est un autel sublime
Où qui vit en héros doit mourir en victime ;
Et lorsque l'on s'immole ainsi sur cet autel,
A mourir pour le Christ on devient immortel.

Aussi, prêtre, veux-tu que l'on revienne au temple ?
Fais tout ce que tu dis et prêche par l'exemple.
Tu parles de la croix : qu'on t'y voie attaché !
Tu commandes d'être humble : aime à vivre caché !

Sois pauvre, ayant pour Dieu le Dieu né dans l'étable !
Sois chaste comme lui ! sois doux ! sois charitable !
Alors la foi s'impose au peuple insoucieux ;
Car, s'il ferme l'oreille, elle entre par ses yeux.

Le peuple ! Ah ! l'on a beau le barder de sophismes;
Il reste vulnérable à tous les héroïsmes.
Oui, prêtre, devant lui passe en faisant le bien :
Donne l'or, si tu peux ; ton cœur, si tu n'as rien ;
Apparais sur le seuil de l'humble presbytère,
Le visage pâli par un labeur austère ;
Qu'on te surprenne encor, de larmes oppressé,
Priant près de ton Maître, à l'autel délaissé :
A dater de ce jour, le peuple te vénère ;
Il voit par tes vertus que ta bouche est sincère ;
Croyant ce que tu dis, faisant ce que tu crois,
Il sent que c'est ton cœur qui parle dans ta voix ;
Et si la grâce enfin le touche et l'électrise,
C'est fait : sa raison cède et son âme est conquise.

VI

Oh ! qui donc nous rendra l'homme aux lèvres de feu :
Pierre, là-bas, debout sur le forum hébreu,
Paul, en plein agora prêchant au Grec frivole,
Chrysostome, Augustin, les dieux de la parole,
Tous tirant du fourreau ce glaive à pointe d'or
Qui subjugua le monde et le peut faire encor ?
Comme ils savaient, ceux-là, brandir leur verbe en flamme
Et jusqu'au cœur du peuple en enfoncer la lame !

Et nous, qu'en faisons-nous de ce verbe du ciel ?
Un verbe éteint, rouillé, glaive artificiel
Dont nos voix sans vigueur chargent en vain la foule,
Sans qu'un seul cri réponde ou qu'une larme coule.
Non, ce n'est pas ainsi qu'on réveille la foi.
Il y faut des accents vibrant d'un saint émoi,

Qui sachent pénétrer jusqu'aux fibres de l'être.
Rien alors ne résiste aux paroles du prêtre.
Le verbe étant la lave et le cœur le volcan,
Si le cœur est en feu, le verbe est éloquent.

VII

Oh ! quelle heure que celle où tous les bourgs de France
Verraient dans un tel prêtre une telle éloquence !
Quel spectacle, cet homme en proie au feu sacré,
Parlant à tout un peuple en prophète inspiré,
Et, pris du beau frisson des plus sublimes fièvres,
Jetant, avec sa voix, son âme par ses lèvres !
Comme à tous il ferait sentir par son accent
Qu'il est prêt à signer ce qu'il dit de son sang !
Comme, l'esprit armé de science divine,
Il saurait de raisons appuyer sa doctrine,

Au lieu de la risquer sur le terrain mouvant
Des paroles en l'air qui se perdent au vent !

Alors on n'aurait plus, dans une église vide,
Ces écheveaux d'ennui que la lèvre dévide :
Prônes opiacés aux roulis endormeurs
Qui bercent les esprits sans réformer les mœurs ;
On n'aurait plus en chaire un rhéteur de parade,
Un charlatan pleurard au ton douceâtre et fade ;
Mais ce serait l'apôtre au geste souverain
Qui dresse la vertu sur son socle d'airain ;
Le docteur devant qui l'erreur met bas les armes ;
Le saint qui, pour raisons, n'a besoin que de larmes
Et dans les cœurs chrétiens, qu'il touche et qu'il instruit,
Rallume la ferveur et dissipe la nuit.

Ainsi parlait jadis Bossuet à Versailles ;
Ainsi le Curé d'Ars enseignait ses ouailles :
Car ce n'est pas l'esprit qui met la lèvre en feu ;
Pour qu'on soit éloquent, il suffit d'aimer Dieu.

VIII

Oui, qu'on l'aime, qu'on soit de ces prêtres sublimes
Qui dans les bras du Christ se jettent en victimes,
Et, mourant tous les jours pour un amour si cher,
Deviennent sur sa croix des crucifix de chair ;
Qu'on aime Dieu, qu'on sente en soi la flamme étrange
Qui fait que, la prière ouvrant ses ailes d'ange,
L'âme semble la suivre en son vol éthéré
Et ne laisse à l'autel qu'un corps transfiguré ;
Qu'on soit un prêtre austère. ardent, pieux, modeste,
Avec je ne sais quoi, dans les traits, de céleste,
Comme si sur le front s'ouvrait le paradis ;
Un prêtre, un prêtre enfin ! — alors, je vous le dis,
Allez, allez, rhéteurs, brillantez vos pensées,
Ployez au rythme d'or vos phrases cadencées :
Ce n'est pas votre voix aux savants trémolos
Qui dans les cœurs fermés trouvera des échos ;

Ce n'est pas vous, mais lui, lui, ce prêtre rustique,
Qui, sans pose orgueilleuse et sans geste artistique,
Saura de sa poitrine arracher de tels cris
Que les piliers du temple en seront attendris ;
C'est lui qui refera notre France chrétienne,
Parce que sa parole, à lui, n'est plus la sienne ;
Parce que lui, ce prêtre, agonisant en croix,
Il emprunte du Christ le visage et la voix ;
Parce que cette voix, secouant ses tonnerres,
Sait fendre encor les cœurs, ayant fendu les pierres,
Et peut faire aussi bien sortir, aux jours de deuil,
Les vivants du péché que les morts du cercueil.

IX

Va donc, prêtre, debout ! Au son de tes paroles,
J'entends partout crouler les temples pleins d'idoles.

Tu dis qu'à l'horizon pâlit la vérité,
Que le froid gagne au cœur la vieille humanité :
Va donc et monte au ciel, Prométhée en prière;
Tu raviras là-haut la flamme et la lumière.
Tu dis que le plaisir a le sceptre du jour:
Va donc et meurs en croix, tu l'auras à ton tour.
Tu dis qu'à tes appels le peuple est indocile,
Qu'au temple on ne vient plus écouter l'Evangile :
Va donc, prêche en plein vent, apôtre d'aujourd'hui;
Tu te feras du peuple écouter malgré lui.
C'est ainsi qu'on faisait au temps apostolique.
Paul ne prêchait-il pas sur la place publique?
Quand le Christ envoya les Onze rassemblés,
Loin de dire: Attendez, ne dit-il pas: Allez?
Va donc et n'attends pas qu'à ton église on vienne;
Va porter en tous lieux la vérité chrétienne;
Va dans la rue, aux champs, au rebord des chemins;
Et là, trouvant le peuple et lui serrant les mains,
Dans un court entretien pour lui rempli de charmes,
Souris à ses bonheurs, console ses alarmes,
De ses maux, de ses deuils prends sur toi la moitié:
Et, le jour qu'il verra que la sainte pitié

Fait ruisseler aussi les pleurs sur ton visage,
Le jour qu'il bénira ta soutane au passage,
Le jour qu'il comprendra que le prêtre ici-bas
Est le céleste ami de ceux qui n'en ont pas :
Ce jour-là, ce jour-là, prêtre, l'heure est venue,
Au peuple va porter la parole inconnue ;
Dis-lui qu'après la mort et le tombeau profond,
Dans le beau ciel de Dieu tous ses maux finiront ;
Dis-lui que ce grand Dieu, descendu sur la terre,
A mangé comme lui le pain du prolétaire ;
C'est fini : désormais, ce peuple, il croit en toi :
En lui gagnant son cœur, tu lui gagnes sa foi.

X

Foi du peuple ! foi sainte ! ô foi de nos ancêtres !
Où donc est-il, ce temps où l'on croyait aux prêtres,

Quand du cercueil romain le Christ sorti plus beau,
Parmi vingt nations, n'avait plus un tombeau ?
On lui rouvre aujourd'hui la pierre sépulcrale.
De notre France on fait sa tombe occidentale.
Et nous, lorsque l'Etat, soudoyé par l'enfer,
La scelle aux quatre coins avec ses lois de fer,
Nous, croisés, nous irions, cette tombe immortelle,
La laisser, sans combat, aux mains de l'infidèle !
O prêtre, ton serment, peux-tu donc l'oublier ?
Souviens-toi que le Christ t'a fait son chevalier.

Va, vole à la croisade où t'appelle sa grâce,
Avec la foi pour casque et l'amour pour cuirasse,
Avec, pour glaive d'or, ton verbe qui s'émeut,
Pour bouclier, la croix, et pour cri : Dieu le veut !
Va, va, de peur qu'un jour il soit dit par l'histoire
Que, le ciel et l'enfer luttant pour la victoire,
Lorsqu'il fallut lancer en avant ses soldats,
L'enfer eut les héros et le ciel les Judas.

XI

Oui, des héros d'enfer, devant nous il s'en trouve,
Parmi ces spadassins qu'aujourd'hui l'on réprouve.
Qu'ils s'arment de la plume, et, bretteurs acharnés,
Tuent le droit en duel dans leurs écrits damnés ;
Qu'ils s'arment du poignard ou qu'ils lancent la bombe,
Au risque, sous leurs pieds, de se creuser leur tombe ;
C'est un fait : pour leur cause, ils ne s'épargnent pas.
Et c'est lorsque l'exemple ainsi te vient d'en bas,
Prêtre, c'est à cette heure où, hurlant de colère,
Dans le club, le journal, noir maquis populaire,
Les bandits embusqués font tous le coup de feu,
Que tu lâcherais pied, toi, le soldat de Dieu !
Non ! si le sang alors ne vient pas à la joue,
C'est donc qu'au lieu de sang le cœur est plein de boue ;
Et par des vœux menteurs on a beau se lier,
Du Christ son suzerain l'on n'est plus chevalier.

XII

O toi, qui n'es encor parmi nous que son page,
Mais dont l'amour aspire à si haut vasselage,
Jeune clerc de vingt ans, souviens-toi de ce jour
Où Dieu doit te sacrer paladin à ton tour,
Et que la saison verte où fleurissent tes charmes,
Pour toi, c'est la veillée à passer sous les armes.

Veux-tu savoir déjà ce que sera demain ?
Vois l'arbre qui se penche au talus du chemin.
Si la sève qui gonfle aujourd'hui son écorce,
Dès ses premiers printemps, a fait sa tige torse,
Dans un siècle, tu peux passer au même endroit :
Le tronc sera plus haut, mais sans être plus droit.
Voilà la vie, enfant : elle est comme cet arbre.
Tu sculptes l'avenir jour par jour dans le marbre :

Et, selon qu'à présent ton cœur est noble ou bas,
Tu peux vieillir, les ans ne le changeront pas.
C'est le lévite saint qui fera le saint prêtre.

Sois donc dès aujourd'hui ce qu'un jour tu dois être.
Prie : on peut convertir rien qu'en sachant prier,
Et Thérèse est apôtre aussi bien que Xavier.
Souffre : pour que l'épi germe et lève à son heure,
Il faut dans le sillon que le grain tombe et meure.
Travaille, jeune abeille ; amasse, fais ton miel
Du vrai, du beau, du bien, tous ces parfums du ciel.

Et le jour qu'il faudra te révéler au monde,
Quand Dieu fera mûrir ta jeunesse féconde,
Sois tranquille, mon fils, ton passé te défend :
Homme, tu rempliras tes promesses d'enfant ;
Fervent dès ton matin, tu le seras encore,
Et ton soir sera pur comme fut ton aurore.

Et le jour où, la chair n'étant plus qu'un débris,
Ton âme ira, d'un vol, vers les divins pourpris,
La foule en pleurs dira devant ta fosse austère :
C'est un saint. Et nul nom n'est plus beau sur la terre.
Et les élus, là-haut, diront en t'admirant :
C'est un prêtre. Et nul nom même au ciel n'est plus grand.

SIMPLES CROQUIS

6

LE SONNET

Il arrive parfois que mon esprit s'égare
A suivre dans le bleu quelque rêve enfantin,
Si vague, qu'on dirait un gracieux lutin
Dont le corps, peu à peu, de rimes se bigarre.

Même quand je voyage !... En wagon, dans la gare,
Il m'agace partout, le cher follet mutin,
Et quand enfin j'ai pu le prendre, un beau matin,
Je l'habille en sonnet, comme on fume un cigare.

O les beaux mots pimpants dont j'orne son collier !
Le rythme y fait tinter son grelot régulier.
Ses vers, en sautillant, ont des trots de gazelles.

Et, qu'on soit en nivôse ou bien en floréal,
Tout grisé de parfums, il ouvre ses deux ailes
Et s'envole, oiseau d'or, dans l'azur idéal.

APRÈS LA PLUIE

A Monsieur l'abbé Alexandre Raguy.

Sous son caban de poil, tout trempé par l'averse,
Le fermier se morfond dans les sentiers bourbeux,
Tandis que, devant lui, piquant ses deux grands bœufs,
Le garçon de labour ramène au toit la herse.

Ils ont pris, pour venir, le chemin de traverse,
Dont l'ornière reluit sous l'azur nébuleux ;
Et tout près du fossé, dans un champ argileux,
Leur charrue est là-bas, couchée à la renverse.

Soudain, comme un flambeau masqué par un écran,
Derrière la nuée aux teintes de safran,
Le soleil irradie en larges rais d'opale ;

Pendant que l'angélus, sur les bois défeuillés
Égrenant, un par un, ses tintements mouillés,
S'éteint, dans la langueur mourante du ciel pâle.

BROUILLARD LONDONIEN

Sur les toits embrumés un ciel couleur de suie.
Un jour blafard et morne où l'on ne se voit pas.
A peine si, dans l'ombre, on devine à leurs pas
Quelques groupes furtifs, se hâtant sous la pluie.

Tordant ses longs bras noirs que nul souffle n'essuie,
L'arbre transi s'égoutte, incrusté de verglas.
Tandis qu'en la bruine un tintement de glas
Semble pleurer l'azur et la lumière enfuie.

Mais que l'Archer, là-haut, darde son trait vermeil!
Dans cet air sépulcral, soudain, quel gai réveil,
Sous le bleu pavillon aux clairs reflets de soie!

Tant il est vrai, pour croire à l'éternel été,
Qu'il suffit au ciel gris comme au cœur attristé
D'un rayon de soleil ou d'un rayon de joie!

VIEILLE BERGÈRE

Les genoux au menton sous son capot de laine,
Elle est assise là, sur le maigre talus,
Levant de temps en temps ses yeux qui n'y voient plus
Pour surveiller un peu ses moutons dans la plaine.

Ils tondent l'herbe courte et vont, la bouche pleine,
Frôlant par rangs serrés les buissons chevelus :
On entend, par milliers, les coups de dents goulus
Qu'ils donnent, ras le sol, broutant à perdre haleine.

Alors la bonne vieille, à ce bruit endormant,
Penche le front plus bas de moment en moment.
Et, doucement, se laisse aller à faire un somme...

Mais quand un coq lointain la réveille en sursaut,
Honteuse, elle regarde. et reprend, l'air penaud,
La paire de bas bleus qu'elle fait pour son homme.

SOUVENIRS DU CHATEAU DE VALLIN

Au Révérend Père Lambert.
A Monsieur l'abbé Villard.

Maintenant qu'émigrés tous trois vers d'autres ondes,
Nous voguons soucieux sur nos nefs vagabondes,
Loin du bord enchanté.
Pourquoi le rappeler, rayonnant dans nos brumes,
Le nom, ce nom charmant, des lieux où nous vécûmes
Un si joyeux été ?

Vous me dites : Vallin, comme on dirait : Sésame.
C'est magique, aussitôt les portes de mon âme
S'ouvrent à deux battants ;
Et j'y vois accourir, au vent léger du rêve,
Tous mes chers souvenirs, qui se suivent sans trêve
Par doux essaims flottants.

Tout d'abord, c'est, là-haut, notre colline aimée,
Ces chênes, ces sapins à la verte ramée,
Fier et gracieux nid,
Sur lequel le château, flanqué de ses tourelles,
Est venu se poser en ouvrant ses deux ailes,
Comme un aigle en granit.

Et puis là, tout au bas de cette pente douce,
C'est l'étang, qui reluit au soleil, dans la mousse,
Fraîche coupe d'argent,
Avec ses joncs, penchés sur leurs tiges songeuses,
Et ses beaux nénufars aux corolles neigeuses,
A fleur d'eau surnageant.

Et puis, en remontant, c'est notre *Thébaïde*,
D'où le regard embrasse, à l'horizon splendide,
Ce cirque étincelant
De plaines, de vallons et de collines bleues,
Et là-bas, tout là-bas, à plus de trente lieues,
Voit surgir le Mont Blanc.

Dites, vous souvient-il de ces heures divines
Que nous passions assis au rebord des ravines,
Vous causant, moi rêvant ;
Vous, les yeux sur la brume aux montantes fumées,
Et moi, l'oreille ouverte aux strophes embaumées
Que m'apportait le vent ?

Et quand nous nous levions, grisés d'air et d'espace,
Vous souvient-il aussi du vert sentier qui passe
Et conduit hors du bois,
Jusqu'aux pins, alignés le long de l'avenue,
Ainsi que, sur deux rangs, des gardes en tenue
Au passage des rois ?

Vous souvient-il surtout de la chapelle agreste,
Du festin matinal avec l'Ami céleste,
Des rendez-vous du soir,
De l'autel qu'on quittait sans que l'âme fût lasse,
Du regret qu'en sortant on laissait à sa place,
Doux parfum d'encensoir ?

Pour moi, je me rappelle encor toutes ces choses.
Je les revois encor dans de beaux lointains roses,
Ces jours évanouis :
Et c'est une oasis de fraîcheur et de joie,
Comme un mirage heureux que le passé renvoie
A mes yeux éblouis.

O Vallin ! frais coteau ! sentiers que l'on dévale !
Longs appels dans les bois suivis par intervalle
D'un doux rire moqueur !
Tièdes après-midi ! rayons ! brises ! feuillages !
Souvenirs ! vous avez laissé vos clairs sillages
Eternels dans mon cœur !

Et lorsqu'ainsi je pense à vous, beaux lieux que j'aime,
J'oublierais toute chose et m'oublierais moi-même,
Dans mon rêve bercé,
Comme l'oiseau frileux qu'un long hiver exile,
Et qui pense toujours, en son lointain asile,
Au nid de l'an passé.

Doux nid, cher et doux nid des amitiés fidèles,
Vallin, nous reviendrons, comme trois hirondelles,
Sous tes bleus horizons ;
Nous reverrons tes eaux, tes sentes pleines d'herbes,
Tes arbres, paradant sous leurs manteaux superbes
Aux neuves frondaisons.

Mais attends que l'hiver, noir pèlerin des pôles,
Nous quitte, et que la plaine agrafe à ses épaules
Sa robe d'épis d'or,
Et que, l'esprit lassé de dix longs mois d'études,
L'heure vienne de fuir, aux fraîches solitudes,
Les traits de messidor.

Qu'il me tarde, Vallin, que ce jour nous rassemble !
Car, sous des cieux plus froids, notre amitié ressemble
A tes pins toujours verts :
En vain l'absence y met sa teinte rembrunie,
Sous le regard de Dieu sans cesse rajeunie,
Elle n'a point d'hivers.

PALAIS DE NEIGE

Dans l'entrelacs neigeux des ramures flétries
Le givre a découpé mille arceaux de cristal :
On dirait un palais de conte oriental,
Aux dômes scintillants de fines pierreries.

Et là, sous ce décor aux magiques féeries,
Dans un bruissement d'arbustes en métal,
Le vent fait grésiller, sur leur blanc piédestal,
Les rameaux chamarrés de riches broderies.

Dites, souffles du ciel, dites, pour quel passant
Tous ces arcs de triomphe au cintre éblouissant ?
Est-ce le Prince Hiver qui vient sous ces charmilles ?

— Justement ! Et là-bas, panachés de ramilles,
Les rosiers, sur deux rangs, — tels des marquis poudrés —
Lui font la révérence en longs cheveux givrés.

SOLEIL DE JANVIER

Comme il fait bon, ce soir, flâner sur la grand'route,
Entre les hauts talus et les fossés sableux !
Partout, un gai soleil, qui rit sur les toits bleus
Et du gel matinal fond la neigeuse croûte.

A peine, çà et là, quelque chèvre qui broute,
Accrochée au flanc brun des coteaux onduleux,
Ou le profil roussi d'un vieux chêne frileux,
D'où l'on voit tournoyer quelque feuille en déroute.

L'air est doux, comme si l'on était au printemps.
Et les fils de la Vierge, en longs réseaux flottants,
Scintillent, irisés, dans la lumière rose...

— Est-ce donc que l'Hiver, cet oiseleur morose,
A tendre ainsi partout ce joli rets vermeil,
Voudrait prendre aux lacets des rayons de soleil ?

VEILLÉE NORMANDE

O les cercles joyeux, l'hiver, au coin de l'âtre !
Avec le bruit léger d'un vol de moucherons,
La flamme ouvre, en chantant, ses milliers d'ailerons ;
Aux poutres du plancher danse un reflet rougeâtre ;

Et les enfants sont là, d'une gaîté folâtre,
Quand sous la braise chaude éclatent les marrons,
Ou que le gros chat noir, troublé dans ses ronrons,
S'étire, en miaulant d'un ton acariâtre.

Alors quelque maman, arrêtant son rouet,
Se lève, les regarde et menace du fouet,
Puis, lente, se rassoit, faisant les yeux sévères ;

Tandis que les bons vieux, en vrais buveurs normands,
Hument, à petits coups, le cidre au fond des verres,
Avec des rires fins et des clins d'œil gourmands.

FLEURS DE GIVRE

Sous le givre fleuri que le soleil irise,
La vitre resplendit comme un ruisseau d'avril :
C'est un flot d'argent vif, d'agate et de béril ;
Et la fresque en cristal rutile, rose et grise.

Sur l'émail micacé se tordent à la brise,
Comme au fil d'un burin grinçant dans le grésil,
Les vierges frondaisons des flores de Brésil,
Et la palme qui flotte, et la mousse qui frise.

Et fougères d'onyx, lianes d'azur clair,
Coraux arborescents nés d'un souffle de l'air,
Tout miroite en des jeux de lumière féerique.

Comme si des lutins échappés d'Amérique,
Pour narguer nos hivers et leur brumeux décor,
Venaient chez nous, la nuit, sculpter leurs forêts d'or.

MONSIEUR L'HIVER

Monsieur l'Hiver, partez bien vite,
Vous mettez le monde en émoi.
On en sait sur votre conduite !
Et c'est édifiant, ma foi !

La forêt dit : — Çà, qu'il finisse !
J'ai grand besoin d'un habit neuf.
Voyez : ma feuille eut la jaunisse,
Et je suis chauve comme un œuf.

Le corbeau répond dans la brume :
— Qu'il s'en retourne au pôle nord !
C'est grâce à lui que je m'enrhume
Et n'ai plus ma voix de ténor.

— Hélas ! dit la plaine chagrine,
C'est lui qui cause mes douleurs :
Mes fleurs s'en vont de la poitrine,
Mon herbe a les pâles couleurs.

— Plutôt cent fois vivre au tropique !
Gronde le ruisseau débordé.
Ce coquin me rend hydropique,
Et mes eaux ont tout inondé.

Le ciel même dit à la bise :
— Tout prend le deuil en ce moment ;
Mettons donc ma calotte grise
Et mon complet d'enterrement.

Enfin l'on tousse, on s'émacie,
On meurt de rhumes inhumains...
Seul, là-bas, dans sa pharmacie,
Géraudel se frotte les mains.

Monsieur l'Hiver, partez bien vite,
Vous mettez le monde en émoi.
On en sait sur votre conduite !
Et c'est édifiant, ma foi !

LE NID DE BOUVREUIL

Je me souviens toujours de ces joyeux dimanches
Où nous courions les nids le long des grands rosiers.
C'étaient de toutes parts, dans l'herbe et dans les branches,
De longs babils d'oiseaux chantant à pleins gosiers.

Ici, le loriot, fier de sa ritournelle,
Là, les chardonnerets vêtus de pourpre et d'or ;
Mais surtout près des buis, non loin de la tonnelle,
Certain joli bouvreuil que je revois encor.

Il avait mis son nid dans un massif de roses,
Et dans le demi-jour de ce réduit obscur,
Le gai soleil de juin, parmi les fleurs écloses,
Eclairait vaguement quatre perles d'azur.

Au-dessus, une rose encore tout humide
Pendait ; l'oiseau, transi par l'air vif du matin,
Sur l'arbre d'à côté lançait son chant timide,
Tout en lissant du bec ses plumes de satin.

Pour ajouter encore au charme de la scène,
Au-dessous, un bassin aux clairs frissons d'argent
Répétait, par endroits, dans son onde sereine,
Les mobiles détails de ce tableau changeant.

Et les touffes de buis que le matin colore,
Et le nid, le bouvreuil, les roses, le flot bleu,
Et l'arbre qu'embrasaient les rayons de l'aurore,
Frais îlot de verdure en une mer de feu :

Tout brillait à mes yeux d'une grâce si pure
Que dans l'eau du bassin, tout à coup, je crus voir
Dieu, qui, du haut du ciel penché sur la nature,
Semblait se regarder dans ce charmant miroir.

Imité de Châteaubriand.

DEVANT LA PLAGE

A Monsieur l'abbé Georges Humeau.

Il est midi. La mer s'étale au loin, sereine,
Bruissant sous l'immensité...
On dirait la voix pure et calme d'une reine
Qui chante au clair soleil d'été.

Comme il fait beau la voir miroiter d'étincelles
Sous ce grand ciel de satin bleu !
Comme ses fins voiliers ouvrent de blanches ailes
Sur ce champ de rubis en feu !

Là-bas, à l'horizon, le grand vaisseau qui fume.
Ombre noire des flots tremblants ;
Ici, l'humble canot surnageant dans l'écume
Qu'il soulève autour de ses flancs.

Sur la dune et les bois pas un souffle qui passe :
Partout les pins silencieux.
Seul, un nuage blanc dort, là-haut. dans l'espace.
Nef à l'ancre en l'azur des cieux.

Il est midi. La mer s'étale au loin, sereine,
Bruissant sous l'immensité...
On dirait la voix pure et calme d'une reine
Qui chante au clair soleil d'été.

La Baule
Villa Saint-Clair, sous la véranda.

LE MOULIN

A Monsieur Louis Périvier
A Monsieur l'abbé Aristide Gabillon.

Au bord du ruisseau vert qui court dans les prairies
On entend caqueter le tic-tac du moulin ;
Et c'est plaisir de voir, en son lit cristallin,
La cascade écumer sur les berges fleuries.

Quelle eau limpide et bleue aux blanches broderies !
On dirait, sous le ciel couleur des fleurs de lin,
Le frais manteau d'azur qu'un beau sylphe malin
Aurait laissé choir là, gemmé de pierreries.

Le soleil, qui pétille à travers les galets,
Fait chatoyer gaîment ses plis aux clairs reflets,
Serpents de neige et d'or aux fluides écailles.

Et, là-haut, le manoir a l'air d'un noble preux
Débouclant sa cuirasse au retour des batailles,
Et qui vient dans ces flots laver ses pieds poudreux.

La Trimouille, dans les prairies de la Benaise,
2 juillet 1896.

L'ÉTÉ

Aux mêmes.

Entendez-vous au bois gémir la tourterelle ?
C'est lui, le bel Eté, le pimpant voyageur,
Qui marche sur la mousse et s'en vient, l'air songeur,
Ecoutant par les prés vibrer la sauterelle.

Tenez! le voyez-vous, sur cette passerelle,
Qui regarde en riant pêcher l'oiseau plongeur,
Tandis qu'à fleur de l'onde une vive rougeur
D'un éclair de soleil fait rutiler son aile ?

8

Le charmant pèlerin ! Aux buissons du sentier
Comme il cueille, en passant, la fleur de l'églantier
Et la pique avec grâce à son pourpoint superbe !

Assez, joli coureur ! Repose-toi sur l'herbe.
Midi chante aux clochers et la caille aux sillons.
C'est l'heure. Fais ta sieste, au cri-cri des grillons.

Improvisé au même lieu,
à la même date.

EN REGARDANT PAR LA FENÊTRE UN SOIR DE LUNE

Je rêve d'un soir clair sur un lac d'Italie...
Le fin croissant des nuits du flot vient d'émerger,
Et sa molle lueur, éparse en l'air léger,
Sable l'horizon bleu d'une cendre pâlie.

L'heure embaume. Un instant, mon rêve ailé s'oublie
Sous l'oranger en fleurs qu'un souffle fait neiger,
Et l'arbuste odorant bientôt me fait songer
A ses pommes de feu sur son rameau qui plie.

Et, dans le choc joyeux des coupes de cristal,
Je vois les fruits de miel, très loin du sol natal,
De leurs jaunes rondeurs chargeant les nappes blanches ;

Puis, la lune venant à blondir au ciel pur,
Je rêve d'une main qui l'offre aussi par tranches,
Splendide orange d'or sur un plateau d'azur.

LE PASSAGE DE L'EXPRESS

Les moissonneurs sont là, près du chemin de fer,
A faucher les blés d'or sur les sillons torrides,
Lorsque, par la tranchée aux grands talus arides,
Soudain l'Express débouche avec un bruit d'enfer.

Et tous, levant leur front d'où la sueur ruisselle,
Aveuglés de soleil, la main devant les yeux,
Ils regardent venir sur les rails radieux
Le monstre aux flancs cuivrés qui, là-bas, étincelle.

Il accourt en grondant, bondé de voyageurs,
Faisant fuir, par essaims, les criquets sur la voie.
Et sous le ciel en feu, la vitre qui flamboie
Eblouit, en passant, les tâcherons songeurs.

C'est comme un rêve fou qui va dans la lumière.
Les wagons défilant par éclairs saccadés,
Par la portière, on voit des messieurs accoudés
Qui lisent leur journal, installés en première.

Puis rien... La vision n'a duré qu'un moment.
Déjà le train s'engouffre en de profondes gorges,
Et, parmi les ravins couronnés de champs d'orges,
Au loin, l'on n'entend plus qu'un confus roulement.

Et, debout dans la plaine où la chaleur dévore,
Appuyés sur leur faux qui miroite au soleil,
La paupière stupide et lourde de sommeil,
Les moissonneurs sont là qui regardent encore...

DANS LA MÊLÉE

LA JEUNESSE DORÉE

I

Où sont les paladins des vieilles épopées,
Où sont nos Brenns gaulois et nos Francs chevelus,
Tous ces guerriers de fer qui ne souffraient pas plus
De taches à l'honneur que de rouille aux épées?

Sombre dérision des gloires usurpées!
Les géants ont fait place à des nains dissolus :
Plus de mâles esprits ni de cœurs résolus ;
Et la race des preux va finir en poupées !

Oh ! combien de blasons que le vice a flétris !
Combien de noms fameux qui tomberaient pourris,
Si l'on échenillait le grand arbre héraldique !

— Qu'en dis-tu, beau lion, jeune homme à l'œil sadique,
N'est-ce pas que l'honneur est un maigre trésor?
Foin de l'antique Hermine et vive le Veau d'or !

II

Hélas ! il est donc vrai, tout est devenu plèbe !
L'argent, la volupté, voilà les dieux du temps ;
Et les fils des Croisés s'estiment trop contents
D'être serfs du plaisir, qui les lie à sa glèbe !

Comme l'antique sphinx sur la route de Thèbe,
Le Vice horrible est là, sous leur ciel de printemps,
Pour leur poser l'énigme et broyer à vingt ans
Leur virilité d'homme et leurs grâces d'éphèbe.

— O honte ! Voir la fleur de l'ancestral cimier,
Le beau lys de la gloire à plat sur le fumier,
Où le passant gouailleur l'écrase sous sa botte !

Voir Bayard grimacer en habit d'Arlequin !
Le voir cracher sur Dieu son rire libertin,
Triboulet de fumoir armé de la marotte !...

III

O pîtres du *high-life*, ô dandys bien vêtus,
Dont le mince talent n'a pas d'autres ressources
Que de causer sans fin meutes, chevaux et courses,
En costume *select* et longs souliers pointus !

Quoi ! vous vous enjuivez à ces banquiers tortus
Qu'on voit narguer le Code en ficelant leurs bourses,
Et qui pompent l'argent n'importe à quelles sources,
Riches de pots-de-vin et si gueux de vertus !

Quoi ! vous n'aspirez plus qu'à la gloire commode
D'être les rois musqués du turf et de la mode !
O mon siècle, mon siècle, âge d'or des croupiers,

Regarde : que vois-tu ramper sous ton ciel terne ?
Un noir fourmillement de brutes à deux pieds.
Des hommes ?... — Diogène, allume ta lanterne !

LA JEUNESSE VIRILE

I

— Eh bien ! non, soyons juste ! À côté des félons,
Pourris au lazaret de toutes les Capoues,
À côté de ces fats qu'on voit faire leurs roues,
Pauvres dindons titrés gloussant dans les salons :

D'autres jeunes sont là, de ceux que nous voulons,
Qui, pour sauver la France enlisée en nos boues,
Viennent pousser au char et débourber ses roues,
Laissant tous les roquets leur japper aux talons.

Salut, fiers héritiers des paladins fidèles !
Pour reprendre demain nos vieilles citadelles,
Allez, dressez au mur l'échelle des combats !

Allez, et réparant nos oublis et nos fautes,
Faites voir à qui dit les bastilles trop hautes
Que ce n'est que son cœur qui se trouve trop bas !

II

Pour cela, fils des preux, droit aux camps populaires !
Dès demain, vos bienfaits vous y font des vassaux,
Et la plèbe elle-même ira mettre en faisceaux
Ses cent mille fusils tout chargés de colères.

Vous la verrez bénir ces beaux noms séculaires
Qui parent, cimiers d'or, vos fronts de jouvenceaux.
Lorsque des sacs d'écus trouvés dans vos berceaux
Vous lui ferez sa part de vos mains tutélaires.

Mais faites cette part, luttez sur ce terrain,
Songez qu'à notre cour de peuple souverain
C'est le dévouement seul qui fait les gentilshommes.

Songez que c'est fini des âges disparus,
Qu'un vain titre n'est rien et qu'au siècle où nous sommes
Il n'est plus de grands noms sans de grandes vertus.

III

A la fournaise en feu que le devoir allume
Vous devez, chefs de forge, aux forgerons chrétiens
De travailler plus qu'eux en virils citoyens.
N'importe le marteau dont vous frappiez l'enclume.

Que ce soit dans les champs, le forum, le volume,
Ecrivains, orateurs ou grands seigneurs terriens,
Vous avez à charger, au front des plébéiens,
Sans arme que le droit, la parole ou la plume.

Allez donc, lance au poing et le panache fier,
Allez, vous souvenant qu'aujourd'hui comme hier,
Dieu vous fait les barons de sa chevalerie !

Allez, tambours en tête et sonnant les clairons,
Rallier au drapeau les fils de la patrie :
A cheval, jeunes preux, gagnez vos éperons !

LES PALADINS
DE LA " PATRIE FRANÇAISE "

A François Coppée.

I

— Allez, allez, fiers capitans,
Vantez-nous votre esprit pratique :
A pourfendre la République,
Que gagnez-vous depuis trente ans ?

Vous jetez l'insulte aux poètes,
Aux gens de lettres... ces rêveurs !
Voyez donc ! ils sont nos sauveurs
Et défont le mal que vous faites.

Ils savent ces rêveurs, s'il faut,
Descendre du ciel sur la terre,
Et d'un coup de voix militaire
Réveiller la France en sursaut.

Ils savent parler le langage
Qui va droit au cœur du pays,
Et, derrière eux, chefs obéis,
Le peuple de Paris s'engage.

Qui de vous en a fait autant,
Dons Quichottes de la chimère ?
A quand donc ce Dix-huit Brumaire
Dont vous parlez et qu'on attend ?

II

— Bravo ! paladins de la Ligue !
Vous prenez, vous, le bon chemin,
Et, par vous, nous aurons demain
Un pouvoir au lieu d'une intrigue.

Bravo ! bravo ! Des éperons
Au cothurne éthéré du rêve !
Faites de votre plume un glaive
Et de vos lyres des clairons !

Bravo, Maîtres ! Sonnez la charge
Contre la force et pour le droit !
Faites-nous d'un régime étroit
Une France où l'on vive au large !

Bravo ! Bataillez sans repos
Contre la secte qui s'alarme,
Avec la parole pour arme,
Le terrain légal pour champ clos !

Et le peuple sera le juge.
Il verra bien de quel côté
Sont l'honneur et la liberté,
Et qui le berne et qui le gruge.

Malheur alors à ces forbans,
Soi-disant Bayards sans reproches,
Qu'on voit aller, vidant les poches
Et gueusant les bouts de rubans !

D'un coup de balai formidable
Ils seront jetés à l'égout,
Hercule se dressant partout
Et d'Augias curant l'étable.

Car enfin, lancé le courant,
Est-il obstacle qui l'arrête ?
Met-on le mors à la tempête
Et les menottes au torrent ?

Non ! Et ce sera votre gloire,
Bons paladins des temps nouveaux,
D'avoir couronné vos travaux
Par ce fier chapitre d'histoire.

III

Vous êtes grands parmi les grands
De dire adieu, comme vous faites,
A vos doux rêves de poètes,
Pour devenir des conquérants.

Le beau programme que le vôtre !
Aller, semeur de vérités,
Dire au pays ses libertés ;
De tout droit se faire l'apôtre ;

Faire un grand peuple d'un troupeau ;
Donner à son âme amoindrie
Pour seule idole la patrie
Et pour seul amour le drapeau ;

Murer l'anarchie en ses bouges ;
Empêcher de grimper au char
Tantôt Sylla, tantôt César,
Ces deux éternels cochers rouges ;

Faire enfin, par ces temps d'effroi,
Lorsque l'ostracisme s'apprête,
Faire que, dans la France honnête,
Dieu seul ne soit pas hors la loi...

C'est la plus sublime des tâches !
Poursuivez-la, rêveurs sacrés.
Sur ce chemin où vous irez,
Les seuls lâcheurs seront les lâches.

Mais non !... On ne s'enfuira pas.
Vous n'avez qu'à marcher en tête :
Derrière Paris qui vous fête
Tout le pays se met au pas.

IV

— Oui, va, pays qu'on déshonore,
Suis-les : tu pourras toujours voir
Flotter, au chemin du devoir,
Leur beau panache tricolore.

Suis ces chefs : sans changer le nom
Ni l'enseigne de ce régime,
Ils feront un temple sublime
De ce qui n'est qu'un cabanon.

Suis ces chefs, patrie adorée :
Comme l'hirondelle d'avril,
Ils feront revenir d'exil
Le Droit, la Liberté sacrée.

Suis-les, patrie, avec bonheur,
Et dis-toi bien, par eux guidée,
Qu'ils sont la force, étant l'Idée,
Qu'ils sont la France, étant l'Honneur.

Au lendemain des élections de Paris
Mai 1900

AU VINGTIÈME SIECLE

I

Du jour où l'athéisme attaque un siècle, un homme,
Qu'ils sentent à leur flanc son poignard qui les mord,
Ils n'ont, comme César en plein sénat de Rome,
Qu'à se voiler la tête, en attendant la mort ;

Car Dieu, le voulût-il, ne peut pas les absoudre,
Si dans leur fol orgueil ils demeurent debout,
Si, lorsque sur leur front le ciel éteint sa foudre,
D'un blasphème ils s'en vont la rallumer partout.

Siècle, c'est là ton mal, dès ta première année :
Plus de foi, plus d'honneur, le cynisme en tous lieux ;
Partout la guerre au Christ, et partout Capanée
Qui tend le poing au ciel en insultant les dieux.

Comme il est loin, le temps de ces douteurs superbes,
Pareils à des pins noirs isolés sur les monts !
On les voit aujourd'hui plus serrés que les herbes,
Et renaissant sans fin sous la faux des démons.

Depuis que sont venus les grands semeurs d'ivraie,
L'erreur lève partout sous leurs pas triomphants.
La vérité d'hier aujourd'hui n'est plus vraie,
Et Dieu n'est plus qu'un mot à duper les enfants.

Pas même les enfants ! car, au seuil des écoles,
La loi monte la garde et chasse Jésus-Christ ;
Et, dans ces panthéons où siègent tant d'idoles,
Le seul Dieu véritable est le seul Dieu proscrit.

II

Malheur, malheur à vous, Pharisiens et Scribes,
Qui faites un stylet de votre plume d'or,
Qui poignardez le peuple avec vos diatribes,
Et lui volez la foi, son unique trésor !

Malheur à vous, meneurs de la foule en délire,
Qui dans ses drapeaux noirs nous taillez des linceuls,
Et du bout de journal que vous lui faites lire
Lui bourrez ces fusils qui partiront tout seuls !

Que vous a-t-il donc fait, ce naïf prolétaire,
Qui lève vers le ciel ses yeux et son espoir,
Qui trouve, en y pensant, son cœur moins solitaire,
Moins pesante sa pioche et moins dur son pain noir ;

Que vous a-t-il donc fait, cet enfant plein de charmes,
Qu'un jour, en blasphémant, vous avez stupéfait ;
Et ce vieux en haillons, et cette mère en larmes,
Dites, dites, rhéteurs, que vous ont-ils donc fait :

Pour que vous, colportant vos doctrines amères,
Vous alliez leur crier, au fond de leur taudis,
Que l'enfer et le ciel ne sont que des chimères,
Que chacun ici-bas se fait son paradis ;

Pour que vous, baladins, sur vos tréteaux infâmes,
Sans honte ni remords, vous vous fassiez un jeu
D'escamoter la paix à tant de pauvres âmes,
Qui désormais n'ont rien si vous leur ôtez Dieu ?

Et que leur donnez-vous, répondez, en échange,
A ces hommes sans pain, à ces femmes en deuil,
Quand vous leur avez dit, qu'étant poussière et fange,
Tout doit finir pour eux dans la nuit du cercueil ?

Quel paradis leur reste à la place du nôtre,
A tous ces parias qui vont par le chemin,
Si, lassés de ce monde, ils ne croient plus en l'autre,
Et s'ils ont le cœur vide encor plus que la main ?

Ce qui reste, grand Dieu ! La corde et la rivière,
Les six balles de plomb d'un revolver brutal ;
Et puis, ses deux longs bras pendant de la civière,
Un cadavre sans nom qu'on porte à l'hôpital !

A moins — chose effroyable et prochaine peut-être —
A moins que ce forçat, que vous pensez dompter,
A qui vous apprenez à ne plus croire au prêtre,
Croie à la dynamite et vous fasse sauter.

III

Et n'est-ce pas son droit, s'il ne vient sur la terre
Que pour boire à sa soif et manger à sa faim,
Et si les hôteliers de cette auberge austère
Lui mesurent sa coupe et lui pèsent son pain ?

Et n'a-t-il pas raison, cet homme à rude écorce,
De dire que, si Dieu n'existe plus là-haut,
Il n'est plus ici-bas d'autre droit que la force,
Et qu'à son tour, ce droit, il le prendra d'assaut ?

Allez donc faire un crime au tigre d'or des jungles
De disputer sa proie au lion rugissant,
Dût-il à son flanc roux se pendre par les ongles,
Et l'étreindre à la gorge, et lui boire son sang !

Vivre heureux au soleil, telle est la loi du fauve ;
Celle du peuple aussi, quand il ne croit à rien.
Il faut de la misère, à tout prix, qu'il se sauve,
Devrait-il fusiller le bourgeois comme un chien.

O bourgeoisie athée, engeance vile et veule,
Vois-tu Samson là-bas, sombre et silencieux,
Qui, dans tes ateliers, songe, en tournant sa meule,
Et n'attend plus que l'heure à sonner dans les cieux ?

Et, quand elle viendra, cette heure sans exemple,
Sentant croître sa force et ses cheveux pousser,
Le vois-tu, le vois-tu, qui rentre dans le temple
Où devant tes dieux d'or tu seras à danser ?

Le vois-tu, le géant à la face perverse,
Qui saisit l'édifice aux vieux piliers pourris,
De ses robustes poings l'ébranle, et le renverse,
Et t'écrase avec lui sous ses sanglants débris ?

Ce jour-là, mais trop tard, tu comprendras sans doute
Que Samson te punit de l'avoir aveuglé,
Et que Dieu n'étant plus là-haut la clef de voûte,
Le temple social par ta faute a croulé.

Vous comprendrez, tribuns, que soldats et gendarmes
Ont beau river ses fers à la rébellion,
Elle les brise enfin, sans avoir d'autres armes
Que ses griffes de tigre et son cœur de lion.

Vous comprendrez aussi, prêtres de la science,
Que pour maintenir l'ordre et la paix en tout lieu,
Il faut qu'ils soient d'abord en toute conscience,
Et que, pour les y mettre, il y faut laisser Dieu.

IV

Dieu ! Voilà le Sauveur ! Si Dieu nous reste encore.
Vainement Pharaon fait courir après nous
Ses grands chars de bataille au roulement sonore :
Pour le vaincre, il suffit de tomber à genoux.

Il suffit que Moïse élève au ciel sa verge
Pour qu'une autre Mer Rouge ouvre encore ses flots,
Et, nous laissant passer, derrière nous submerge
L'Egyptien du jour déçu dans ses complots.

A genoux donc, ô siècle, et frappe ta poitrine !
Regarde au Vatican, Moïse, bras levé,
Qui tient la verge d'or de la sainte doctrine.
Suis-le, franchis la mer et te voilà sauvé !

O splendide matin du grand jour séculaire,
Quand, de l'isba fumeuse où luit notre raison,
Nous reverrons enfin, après la nuit polaire,
Le soleil de la foi monter à l'horizon !

Quand partout, dans l'Etat comme dans la famille,
Dieu reprendra sa place et redeviendra roi !
Quand, sur ce globe injuste où la haine fourmille,
L'amour fera la paix, le droit fera la loi !

Quand des sierras d'Espagne aux détroits de la Chine,
Quand des glaces du Nord aux flots de Magellan,
Sachant dompter son âme et dompter la machine,
L'homme vers l'idéal prendra son double élan,

L'élan dans la vertu, l'élan dans l'industrie ;
Et s'en allant ainsi, voyageur immortel,
Avec ces deux amours, l'Eglise et la Patrie,
Aura Dieu pour seul guide et pour seul but le ciel !

Oui, oui, ce sera beau... Mais c'est trop beau, peut-être ;
Avant cet âge d'or le nôtre va finir...
Du moins, sur nos tombeaux, s'il doit un jour renaître,
Dans un présent meilleur, faisons cet avenir.

Préparons le retour des soleils plus prospères,
Hissons sur le pavois nos neveux triomphants.
Enfin, ce sang flétri que t'ont légué tes pères,
Toi, siècle, transmets-le plus pur à tes enfants ;

Afin qu'un jour, lavé de l'antique anathème,
Naisse un siècle de toi, ce siècle souverain,
Dont les cloches du ciel sonneront le baptême,
Et dont toi tu seras l'aïeul et le parrain.

MÉLANCOLIES

CRUCIFIX

Tel un vol de crucifix noirs,
Les martinets aux longues ailes,
Venus du pays des gazelles,
Vont, joyeux, sous le ciel des soirs.

L'azur s'emplit de cris d'ivresse,
Tous les clochers sont en émoi...
— Mais ces cris, qui dira pourquoi
Ils ont l'air d'appels de détresse ?

Tel un vol de crucifix blancs,
Les ramiers aux ailes de neige,
Glissant en gracieux cortège,
Vont, plaintifs, sous les bois tremblants.

Leurs voix sur le tapis des mousses
Roulent un sourd roucoulement...
— Mais ces voix, qui dira comment,
Même en pleurant, elles sont douces ?

Je songe à vous, âmes en deuil,
Oiseaux migrateurs de la terre,
Partis sous un ciel de mystère,
Là-bas, du côté du cercueil.

Allez, allez, viveurs sceptiques,
Qui chantez pour vous oublier :
Joyeux, vous avez beau crier,
Vos cris meurent mélancoliques !

Car, loin de Dieu, nuls reposoirs
Sous vos cieux ennuagés d'ombres,
— Et vous passez, martinets sombres,
Tel un vol de crucifix noirs.

Allez, allez, âmes pieuses,
Qui gémissez sans murmurer :
Tristes, vous avez beau pleurer,
Vos larmes même ont l'air joyeuses !

Car, près de Dieu, nuls maux troublants
Sous vos cieux aux espoirs splendides,
— Et vous passez, ramiers candides,
Tel un vol de crucifix blancs.

QUIS ME LIBERABIT

Je suis comme un oiseau que des enfants méchants
Ont pris, un jour d'hiver, aux lacets de leur piège.
Devant toutes ces mains dont le cercle l'assiège,
Il est là qui frétille avec des cris touchants.

Et les petits bourreaux, sans écouter ses chants,
S'avisant tout à coup d'un horrible manège,
Le tirent derrière eux, dans la boue et la neige,
Au bout d'un léger fil qui traîne à travers champs.

Et le pied dans ce lacs, frêle comme sa vie,
Il va, le doux captif, au gré de leur envie,
Meurtri, le bec saignant, par saccade, par saut...

— Oh ! quand trouvera-t-il quelques ronces fidèles
Pour casser son lien et l'envoyer là-haut,
Planer au libre azur avec les hirondelles ?

LA HUTTE

Quelque part, en forêt, j'ai rêvé d'une hutte.
Sur son chaume moussu tant d'hivers ont passé
Qu'il s'effondre dans l'herbe, à demi renversé;
Et le premier grand vent peut achever sa chute.

L'oiseau pourtant y chante, et, roulant sa volute,
Un frais liseron blanc rit au mur crevassé;
Tandis qu'insoucieux, sur le seuil menacé,
Le berger se délasse en jouant de la flûte.

— Fais comme lui, poète, et prends ta lyre en main.
Ta maison est d'argile et peut crouler demain;
Mais l'espérance est là qui fleurit la masure.

Qu'importe que la mort la couche sur le sol ?
Je vois, au bord du toit, ton âme ouvrir son vol
Et monter, en chantant, vers le ciel qui s'azure.

LE JUIF ERRANT

I

Je le connais, le Juif Errant !
Non pas celui de la légende,
Que l'ange menace et gourmande
De son glaive au vol fulgurant ;

Mais celui qu'au fond de mon âme
J'entends marcher matin et soir,
Et qui va, sans jamais s'asseoir,
Flagellé par un vent de flamme.

Comment il s'appelle ? — L'esprit,
Qui, sous le fouet de la pensée,
Bondit, d'une fuite insensée,
Par tout chemin, comme un proscrit.

Le cœur ! Le cœur qui va de même
Sous l'aiguillon fou du désir,
Et passe, sans pouvoir saisir,
Au buisson vert, la fleur qu'il aime.

La chair enfin ! Car c'est bien toi,
Lamentable coureuse humaine,
Qui vers la fosse, à perdre haleine,
Descends là-bas, râlant d'effroi.

II

— O chair ! ô cœur ! esprit de l'homme !
Ainsi donc, loin des purs sommets,
Ici-bas, vous n'aurez jamais
De halte, pour y faire un somme !

Toujours veiller ! toujours gémir !
Toujours d'interminables courses !
Et pourtant que de fraîches sources,
Dont le flot invite à dormir !

Que de mains, d'amitiés fidèles !
Que d'heures aux légers babils,
Glissant au ciel de nos avrils
Comme de souples hirondelles !

Si l'on pouvait, tous ces beaux jours,
Les éterniser dans sa vie !
Mais pourquoi cette lâche envie ?
Non, Juif Errant, marche toujours.

III

— Marche ! marche ! l'ange sans cesse
Te suit, pèlerin au front las,
Et, si tu ralentis le pas,
Son épée est là qui te presse.

Marche au soleil de floréal,
Toi, jeune esprit au vol sonore...
Toujours plus haut, plus haut encore
Sur les cimes de l'idéal !

Marche et fonce contre le vice,
Toi, jeune cœur dont Dieu prend soin...
Plus loin toujours, toujours plus loin
Sous le drapeau du sacrifice !

Marche et vois pâlir ton flambeau,
Toi, jeune chair que l'ombre invite...
Plus vite encor, toujours plus vite
Jusqu'au gouffre noir du tombeau !

Quel que soit à tous votre rêve,
Le beau, le bien, la volupté,
Juifs Errants de l'humanité,
N'espérez ni repos ni trêve.

Marchez, marchez, c'est votre sort.
Toi, penseur, marche à la science ;
Toi, pécheur, marche à l'innocence ;
Vivants, marchez tous à la mort.

— Mais songez que la mort est faite
Pour avoir son clair lendemain ;
Que, plus pénible est le chemin,
Plus douce aussi sera la fête ;

Qu'enfin du temple du Devoir
La procession est partie,
L'homme, ici-bas, étant l'hostie,
Et Dieu, là-haut, le reposoir.

AMES SENSIBLES

Heureuses les rudes natures
Où la douleur passe en courant,
Comme sur des roches très dures
L'eau rapide d'un grand torrent !

Sur leur granit rien ne séjourne.
Et si quelques pleurs l'ont mouillé,
Une heure après, qu'on y retourne :
Le soleil a tout essuyé !...

— Mais plaignez les âmes sensibles.
Là, tous les orages des cieux
S'amassent en lacs invisibles,
Prêts à déborder par les yeux.

Comme un pré vert dans les eaux baigne,
Le cœur y baigne en ses douleurs...
N'en creusez pas le sol qui saigne :
Vite vous trouveriez les pleurs.

LA SOURCE

Goutte à goutte, dans le mystère,
La source est là, pleurant tout bas.
On dirait des sanglots sous terre;
On l'entend, on ne la voit pas.

Mais l'eau qui, par brèves secousses,
Tombe, en tintant, du lierre épais,
Ruisselet d'argent sous les mousses,
Donne à l'herbe un velours plus frais.

Et tandis, là-bas, qu'en la plaine,
Le sol brûle aux ardents midis,
Ici, grâce à l'humble fontaine,
C'est comme un riant paradis.

Source des pleurs, source profonde
Cachée au fond du cœur humain,
C'est ainsi que parfois ton onde
Fait tout fleurir en son chemin!

Il faut que la douleur nous brise.
Car tout homme, en notre désert,
Ressemble au rocher de Moïse :
Il reste dur, s'il n'a souffert.

C'est quand ils ont connu les larmes,
Que les yeux ont plus de douceur,
Et que l'âme, avec plus de charmes,
Sourit tendre comme une sœur.

Mais elle a beau passer sereine...
Dans l'ombre, n'entendez-vous pas?
— Hélas! la source souterraine
Est là qui sanglote tout bas.

SENSITIVE

I

Quand je vois à la sensitive
Son air de timide douceur.
Je crois voir mon âme craintive
Et je l'aime comme une sœur.

Il suffit, pour qu'elle frissonne,
Du vent qui la vient caresser :
Comme moi, pour que je soupçonne,
D'un mot qu'on dit sans y penser.

Elle et moi, dans notre retraite,
Nous craignons l'abord du passant :
Toute main lui semble indiscrète,
Tout regard me semble blessant ;

Et, si peu que quelqu'un nous froisse,
Sentant qu'on vient de nous toucher,
Nous voilà tous deux pris d'angoisse,
Et nous cherchons à nous cacher.

Elle se clôt ; mon cœur se ferme.
Et, pour ce changement soudain,
Qu'a-t-il fallu sur l'épiderme ?
Le doigt d'un homme ou son dédain.

II

Ah! depuis que je suis au monde,
Pourtant, je ne sais pas haïr,
Et mon amour est comme une onde,
Sur tous, Seigneur, prête à jaillir.

Mais — pardon si je vous offense ! —
Quand un rien m'a mis en émoi,
C'est là mon mal depuis l'enfance
De trop me replier sur moi ;

De me faire, ombre désolée,
De ma défiance un linceul,
Et de ma chambre un mausolée,
Où j'aime à vivre triste et seul.

Alors mon amour que l'on blesse,
Reflue en moi très douloureux,
Et, j'en conviens, cette faiblesse,
Hélas! me rend bien malheureux.

J'en conviens, il serait plus sage,
A ces heures de sombre ennui,
De faire toujours bon visage
Même à celui qui m'aurait nui.

J'en conviens encore, mon âme,
Pareille à l'arbre de l'encens,
Devrait, sous le fer qui l'entame,
S'ouvrir plus suave aux passants.

J'en conviens, c'est chose très douce
Et chère aux cœurs vraiment chrétiens
De sourire à qui les repousse,
J'en conviens, Seigneur, j'en conviens!

Aussi je confesse ma faute,
— Ne vous mettez pas en courroux, —
Oui, c'est vrai, j'ai l'humeur trop haute;
Plus humble, je serais plus doux.

Mais vous, versez sur mes blessures
Ce baume de l'humilité,
Qu'il cicatrise mes injures,
Ulcères d'un cœur irrité.

Et toi-même, âme sensitive,
Que plus d'un a fait tant souffrir,
Toi, si fermée et si craintive,
Allons! c'est l'heure, il faut t'ouvrir.

III

Ne sais-tu pas, pauvre âme acerbe,
Qu'on ne peut marcher ici-bas
Qu'en écrasant l'insecte ou l'herbe
Qui se rencontre sous les pas?

Ne sais-tu pas la loi commune
Qui partage à tous les douleurs,
Pour qu'on s'amasse une fortune
De ses sanglots et de ses pleurs?

Pleurs et sanglots, maux éphémères!
Mais fais-en profit pour le ciel,
Comme, au jardin, des fleurs amères
L'abeille compose son miel.

Ne dis pas, le regard morose,
Que le rieur te fait affront,
Si, croyant y mettre la rose,
Il te pique l'épine au front.

Dis-toi plutôt que cette épine,
Là-haut, c'est un fleuron de plus
A cette couronne divine
Que tu te fais chez les élus.

Ne te plains plus, — c'est un blasphème, —
Ne te plains plus des maux subis,
Puisque Dieu, pour ton diadème,
Change tes larmes en rubis.

Ou, s'il faut que ta voix se plaigne,
Eh bien ! vois, là, sur cette croix,
Le doux Crucifié qui saigne
Et pour haïr n'a pas de voix.

Il connut aussi l'injustice.
Vois donc si son cœur s'est fermé,
Et si, blessé par ta malice,
Lui, ton Dieu, t'en a moins aimé.

IV

O mon Dieu, je rougis de honte
D'aller ainsi pleurant tout bas,
Quand, sur le Calvaire où je monte,
Vous-même précédez mes pas.

Sur la croix de l'ignominie
Je veux être cloué pour vous,
Sachant que votre main bénie
Elle-même enfonce les clous.

Je veux, dans l'affre du supplice,
Boire le vinaigre et le fiel,
Sachant que c'est votre calice
Que vous m'offrez du haut du ciel.

Et toi, sensitive, froissée
Par tant de passants tour à tour,
Chante, souris, âme blessée,
En attendant, là-haut, qu'un jour,

Transplantée en terre éternelle,
Tu puisses sur les purs sommets
T'ouvrir, joyeuse et fraternelle,
Pour ne te refermer jamais.

AU COIN DU FEU

Quand la bourrasque hurle à travers la nuit noire
Et que le grésil bat ma vitre à coups rageurs,
J'écoute quelquefois, avec des yeux songeurs,
Les tisons crépiter dans un bruit de bouilloire.

La braise blanche et rose a des frissons de moire.
La flamme tord au vent ses follets tapageurs.
Et parfois, éclairé de subites rougeurs,
Je me vois resplendir comme dans une gloire.

Puis bientôt tout pâlit, tout s'éteint par degrés.
Et, près du feu mourant aux reflets effarés,
La rêverie en moi continue à descendre...

Alors regardant l'âtre et pensant au tombeau :
Oui, me dis-je, la vie et ce foyer, c'est beau,
Mais qu'est-ce qu'il en reste ? — Hélas ! un peu de cendre.

VIEUX NIDS

J'écoute quelquefois par les soirs gris d'automne,
A travers l'or plus clair des feuillages jaunis,
Les propos que, tout bas, se tiennent les vieux nids
Dans les arbres bercés par le vent monotone.

Ils parlent d'églantiers que la rose festonne,
De soleil, de printemps, de concerts infinis,
Tandis que, tout là-haut, au fond des cieux ternis,
Un long vol de corbeaux fend le brouillard atone.

Et mon âme s'emplit alors de visions,
Et j'évoque en pleurant mon enfance rieuse
Si pleine de désirs, d'espoirs, d'illusions :

Beaux oiseaux envolés qui la faisaient joyeuse...
— Et je me dis que rien n'est triste, en vérité,
Comme le nid désert et le cœur dévasté.

LA MORT DU CHRIST

Il est pendu, là-haut, sous les grands cieux funèbres,
La tête renversée et les deux bras tendus,
Et, sur la croix sanglante où ses pieds sont tordus,
Le suprême frisson passe dans ses vertèbres.

Soudain, dans Josaphat, hors des tombeaux célèbres,
De longs suaires blancs s'agitent confondus,
Le sol tremble, les monts chancellent éperdus,
Et l'adieu déchirant roule dans les ténèbres.

Ah ! doux Nazaréen, tu peux pousser ton cri,
Voiler au firmament le soleil attendri,
Faire que les rochers pleurent ton dur martyre ;

Tu peux prendre à témoin le ciel de tes affronts,
Faire tonner enfin ta foudre sur nos fronts...
Le péché te répond par un éclat de rire.

NOSTALGIE

Sonate poétique
sur le psaume LXXXIII

Qu'ils sont beaux, qu'ils sont radieux,
Ces pavillons du ciel où mon amour aspire !
Qu'ils sont beaux, qu'ils sont radieux !
De quel charme, Seigneur, ils ont ravi mes yeux !

Vous savez bien ce qui m'attire,
Dieu vivant, vers vos saints parvis :
C'est après vous que je languis,
Après vous que mon cœur soupire.

Qu'ils sont beaux, qu'ils sont radieux,
Ces pavillons du ciel où mon amour aspire !
Qu'ils sont beaux, qu'ils sont radieux !
De quel charme, Seigneur, ils ont ravi mes yeux !

Quand revient la saison nouvelle,
Au bord des toits, abri fidèle,
Les passereaux posent leurs nids ;
Quand revient la saison nouvelle,
Au fond des bois, la tourterelle
Trouve un asile à ses petits :

Et moi, Seigneur, et moi, que votre amour convie
Au seuil des palais éternels,
Le calme asile que j'envie
Où le trouver en cette vie,
Exilé que je suis loin des bords immortels ?

Vos autels, Seigneur, vos autels !

Vos autels sont l'asile où mon âme aime à vivre ;
De votre douce paix c'est là que je m'enivre.
Bonheur trop peu goûté !
Ephémère félicité !
Quand donc apparaîtrai-je en la sainte cité ?
C'est là que je voudrais vous suivre,
C'est là, Dieu de bonté,
Que, sous vos ailes abrité,
Je voudrais vous bénir pendant l'éternité.

Qu'il est heureux celui dont la faiblesse
Trouve un appui dans vos bienfaits ;
Qui, du vallon d'exil oubliant la tristesse,
Jusque vers vous s'élève en paix ;
Qui, d'efforts en efforts, de sommets en sommets,
Vole, plane, monte sans cesse
Jusqu'à ce qu'en Sion il vous voie à jamais ;
Qu'il est heureux celui dont la faiblesse
Trouve un appui dans vos bienfaits !

Seigneur, Dieu des vertus, entendez ma prière,
Daignez sur votre Christ enfin tourner les yeux,
Et de la demeure étrangère
Où je vis, banni sur la terre,
Laissez-moi m'envoler dans la splendeur des cieux.

Là-haut, mon âme, un seul jour que l'on passe
Est préférable mille fois
A mille autres passés dans le palais des rois ;
Là-haut, mon Dieu, pour vous voir face à face,
J'aime mieux la dernière place
Que de régner chez ceux qui méprisent vos lois!

Pèlerin de l'exil, j'en crois votre promesse,
J'en crois les dons sacrés que votre amour m'a faits :
Oui, vous êtes, mon Dieu, le Dieu plein de tendresse,
Mon bouclier dans ma détresse,
Le soleil de mes jours mauvais,
Et sur le droit sentier si je marche sans cesse,
Un jour, vous me ferez largesse

De vos trésors, et pour jamais.
Heureux, heureux, Seigneur, celui dont la faiblesse
Espère ainsi dans vos bienfaits !

C'est l'espérance qui m'attire,
Dieu vivant, vers vos saints parvis :
C'est après vous que je languis,
Après vous que mon cœur soupire.

Qu'ils sont beaux, qu'ils sont radieux,
Ces pavillons du ciel où mon amour aspire !
Qu'ils sont beaux, qu'ils sont radieux !
De quel charme, Seigneur, ils ont ravi mes yeux !

L'OISEAU DE L'AVE MARIA

L'OISEAU DE L'AVE MARIA

CONTE POUR LES PETITS ET LES GRANDS ENFANTS

A Monsieur Abel Coinet

I

Au fond d'une vallée, il était une fois
Un ermite inconnu qui vivait dans les bois,
Mais si vieux, si cassé, qu'en tout le voisinage,
Même les plus anciens ne savaient pas son âge.
Hélas ! on n'en voit plus de ces hommes de Dieu !
Son cœur était limpide et pur comme un ciel bleu.

Et pourtant, chaque jour, il faisait pénitence,
Non pas pour ses péchés, — il n'avait souvenance
D'aucun, le bon vieillard, — mais pour ceux qu'ici-bas
Commettent les méchants et qu'ils ne pleurent pas.
Il priait Dieu, la Vierge, et les saints et les anges,
Et se levait, de nuit, pour chanter leurs louanges
Comme un clerc de moutier dans les stalles du chœur.

Surtout ce qu'il aimait répéter à plein cœur,
C'est l'*Ave Maria*, mais d'une voix si douce
Que, lorsqu'il le disait par les bois pleins de mousse,
Colombes et ramiers accouraient, en chemin,
Percher sur son épaule ou manger dans sa main :
Tant il mettait d'amour et de grâce attendrie
Dans ces deux mots si courts, si frais : Salut, Marie !

Or il advint qu'un jour, errant par le sentier,
Il vit sur le gazon, au pied d'un églantier,
Un oiseau, que le vent avait, d'une secousse,
Jeté hors de son nid et fait choir dans la mousse.

Tout grelottant de froid, il gisait sur le sol,
— Bouvreuil, pinson, linot, fauvette ou rossignol,
Qui savait? et d'ailleurs, sur sa pauvre aile nue,
La plume n'était pas encore bien venue. —
Il pépiait, plaintif. Et l'ermite sentit,
Le voyant s'agiter, si frêle et si petit,
Qu'une larme tremblait au bord de sa paupière ;
Car son âme était bonne à la nature entière,
A l'insecte des prés comme à l'humble oisillon
Qui sautille, léger, dans les blés du sillon.

Et donc, ayant ouï ce cri d'appel timide,
Il se fraya passage à travers l'herbe humide,
Dont chaque brin frôlé pleurait un diamant,
S'en vint à l'oiselet, qu'il saisit doucement,
Ramassa, caressa, puis fier de sa conquête,
S'en retourna chez lui, le front et l'âme en fête.

Et les *Ave* marquaient ses pas sur le sentier,
Qu'embaument la lavande et la fleur d'églantier.

Et les anges, là-haut, eurent un doux sourire...
Car vous savez qu'au ciel ils ne cessent d'inscrire
Nos bonnes actions sur le grand Livre d'or...
Le nom du saint ermite y trouva place encor.

— Mon Dieu, qu'une âme simple est une douce chose !...
Partout les hauts buissons fleuris de neige rose,
Les genêts d'or, la ronce et les arbres feuillus,
S'écartaient du saint homme avec de grands saluts
Pour le laisser passer, et lorsque sa chaumière
Parut enfin là-bas, toute verte de lierre,
Vitement, il y fut réchauffer près du feu
L'hôte qui lui venait de la part du bon Dieu.
Puis, sur l'heure, sans même avoir repris haleine,
Il fit un nid de crin, de verdure et de laine
Si ravissant, si frais que, même en paradis,
Les oiseaux n'en ont pas, je crois, d'aussi jolis.
C'était charmant. Et là, sur cette couche frêle,
L'oisillon s'endormit, la tête sous son aile.
Vous devinez alors le triomphant *Ave*
Que l'ermite entonna quand il le vit sauvé.

II

Mais passons... car je crains, en contant cette histoire,
De faire un peu languir l'indulgent auditoire...

— Donc l'oiseau fut sauvé. Six semaines après,
Il becquetait, joyeux, à travers les forêts,
Allant du fraisier rose à la fontaine bleue,
Sautillant, l'œil mutin, l'aile au vent, et la queue
Sans cesse en mouvement pour prendre son essor.
Ah ! qu'il était gentil, avec ses beaux yeux d'or,
Son bec noir, son col blanc, sa tête purpurine
Et cette croix d'azur qui rayait sa poitrine !
Jamais vous n'avez vu d'oiseau si gracieux.

L'ermite le croyait tout droit tombé des cieux.

Toutefois, dans sa joie, il avait quelque chose
Qui semblait, par instant, le rendre un peu morose :
Il aurait désiré, désir simple et touchant,
Entendre son oiseau siffler son premier chant.

Or, un beau soir de juin, à l'heure où les murmures
S'éteignent par degrés sous les hautes ramures,
Il prit enfin envie au charmant oiselet
De faire hommage à Dieu de son premier couplet.
Il quitte donc sa branche et le voilà bien vite
Qui s'en vient se percher sur le doigt de l'ermite,
Puis de là, se dressant comme un jeune vainqueur,
Il se met tout à coup à chanter à plein cœur.
O merveille ! aussitôt dans le val solitaire
On entendit courir comme une voix si claire,
Comme un frisson si doux et si délicieux
Que la Vierge, là-haut, se pencha hors des cieux.

Savez-vous, en effet, la prière attendrie
Que le pieux chanteur adressait à Marie ?

Devinez... — Justement!... Oui, l'*Ave Maria !*

Vous pensez si l'ermite alors s'extasia
De voir l'oiseau redire, en son joli langage,
Le refrain que lui-même égrenait au bocage !
Il écoute en silence et n'en croit pas ses yeux.
Mais déjà, sur son doigt, le chanteur gracieux
Répète son couplet, et d'une voix si pure
Que soudain le grillon s'est tu sous la verdure,
Que le ruisseau des bois a cessé de courir,
L'insecte de vibrer, et le vent de gémir.
On n'entend plus partout sous la nuit étoilée
Que l'*Ave Maria* passant sur la vallée.

L'ermite émerveillé rendit grâces à Dieu.

Et désormais, à l'heure où, sous le grand ciel bleu,
L'enfant clôt sa paupière et la fleur sa corolle,
A l'heure où le soleil s'éteint dans l'auréole

De son beau disque rouge, on entendit sous bois
L'ermite et l'oisillon se répondre à deux voix
En chantant les *Ave* dans l'épaisseur des branches,
Tant et si bien, dit-on, qu'en longues files blanches,
Les anges, tous les soirs, descendirent des cieux
Pour venir écouter le duo merveilleux.
C'était si beau, si beau, ce salut à leur Reine
Fusant en notes d'or sous la voûte sereine !

III

Au rustique ermitage on l'entendit longtemps.
Mais souvent le bonheur est comme le printemps :
Il fuit, et dans son vol emporte bien des choses :
La verdure des prés et l'incarnat des roses,
Le bleu myosotis sous les gazons moussus,
Et la mémoire, hélas ! des biens qu'on a reçus.

L'oiseau devint ingrat : un soir, il prit la fuite,
Pour ne plus revenir sous le toit de l'ermite.

Le volage ! Pourquoi déserter la maison
Et s'en aller ainsi vers un autre horizon ?
Ici n'avait-il pas sûre et fine pâture :
Le grain de mil friand et la goutte d'eau pure ?
N'avait-il pas le gîte où se réfugier
A l'abri du vautour et du plomb meurtrier ?
Surtout n'avait-il pas un nid chaud de tendresse ?
Mais non ! il voulut fuir. O jeunesse, jeunesse !

L'ermite alors pleura pour la première fois.
Puis, son bâton en main, il s'enfonça sous bois,
Cherchant de tous côtés l'oisillon infidèle
Qui loin de lui, bien loin, fuyait à tire-d'aile.

Or déjà le jour meurt, le soleil a baissé,
Et sur le bord des nids tous les chants ont cessé.

Dans cette paix du soir, le dolent solitaire
Suit le sentier herbu, plein d'ombre et de mystère,
Qui serpente là-bas, vers le buisson fleuri
Où jadis il trouva son ingrat favori.
Mais en vain il l'appelle et redouble sa plainte :
L'écho répond tout seul à sa voix presque éteinte.
D'heure en heure il attend : l'oiselet ne vient pas.

Enfin, voyant qu'il faut retourner sur ses pas,
Il cesse ses longs cris, qu'au loin la brise emporte,
Et, triste, il s'en revient s'asseoir devant sa porte ;
Et là, les yeux perdus sur le clair firmament,
Où les astres déjà scintillent vaguement,
Il se plaint au bon Dieu de son hôte infidèle,
Quand soudain, près de lui, passant à tire-d'aile,
Sous le profond azur du grand ciel assombri,
Il entend un oiseau jeter un faible cri.

Il regarde. — Ah ! mon Dieu ! c'est le sien. Oui, lui-même,
Le cher petit ingrat qu'il attend et qu'il aime !

Le voilà donc trouvé, son oisillon perdu !

Et l'ermite, de joie et d'amour éperdu,
Déjà l'appelle à lui d'une voix paternelle
En lui tendant le doigt pour y ployer son aile,
Quand, sous le ciel du soir, un énorme vautour
Paraît au même instant, faisant un long détour
Pour enserrer hélas ! dans son vol qui tournoie
L'étourdi fugitif dont il fera sa proie.
Ah ! voilà donc pourquoi tout à l'heure il criait !

IV

Dans la clairière sombre il va tout inquiet,
Ras le sol, puis très haut, virant à gauche, à droite,
A demi fasciné par l'œil qui le convoite.

Et le cruel vautour, tout près de le saisir,
Sent son aile déjà frissonner de plaisir.

Le voyez-vous là-haut, la serre grande ouverte,
Le col pendant, qui fond sur l'oiseau presque inerte?
C'est bien fini! Déjà, sur le bord du chemin,
L'ermite à deux genoux et le front dans sa main,
Pleure le triste sort de son pauvre prodigue,
Quand voici que l'oiseau, demi-mort de fatigue,
Se tourne brusquement vers son vainqueur hautain;
Et, volant droit à lui de l'air le plus mutin,
Il lui lance à la face un *Ave* si sonore
Que tout au fond du ciel on doit l'entendre encore.
Non! jamais l'oisillon n'avait si bien chanté.
Même on dit que son maître en conçut vanité!

Or oyez maintenant le plus beau de l'histoire,
— Nos pères nous l'ont dit et nous devons le croire, —
A peine les deux mots du refrain merveilleux
Venaient-ils d'éclater sous la voûte des cieux

Qu'aussitôt le vautour tournoya dans l'espace,
Puis, avec le bruit sourd d'un coup de vent qui passe,
Sur le sol s'en vint choir encor tout frémissant,
La serre contractée et l'œil taché de sang.
Il était mort, frappé par la Vierge Marie !
— Vous voyez que jamais en vain on ne la prie. —

L'oiseau le comprit bien quand il se vit sauvé.
Aussi, pour rendre grâce, il redit son *Ave*,
Puis, prenant son essor à travers la clairière,
S'en revint se poser sur le vieux toit de lierre.
L'ermite l'attendait. Aussitôt qu'il le voit,
Il l'invite du geste à percher sur son doigt.
Alors l'oiseau, honteux et plein de repentance,
Pour son vilain péché demande pénitence ;
Et le saint homme, ému, n'osant rien refuser,
La lui donne sur l'heure en un tendre baiser.

Et, depuis ce jour là, l'oiseau devenu sage,
Ne voulut plus, dit-on, quitter son ermitage.

V

Tel est l'humble récit que contaient nos aïeux,
Du temps que l'on croyait à ces faits merveilleux.
Hélas ! en notre siècle, on a cessé d'y croire !
Et pourtant la légende est ici de l'histoire ;
Car ce cruel vautour, vous l'avez deviné,
C'est le noir Ennemi sur notre âme acharné,
C'est le Démon, qui tremble au seul nom de Marie.
Ah ! combien d'oiselets que poursuit sa furie,
Et qui, du haut du ciel, tombent à sa merci !

Enfants, Dieu vous en garde, et Notre Dame aussi !

CHAPELLE INTIME

LE JEUNE LÉVITE MOURANT

A la mémoire
de Monsieur l'abbé Emile Vatel

I

Vingt ans à peine !... Hélas ! et de son doigt moqueur.
La mort allait fermer ses grands yeux pleins d'aurore.
Et lui, le doux enfant, il écoutait encore
La jeune illusion qui chantait dans son cœur.

— « N'est-ce pas, ô mon Dieu, que votre main clémente
Ne voudra pas si tôt m'arracher du saint lieu ;
Que vous ne romprez pas ma vie en la tourmente,
Comme un char neuf encor dont s'est brisé l'essieu ?

N'est-ce pas qu'au désir qui dans mon sein fermente
Le temps n'est pas venu de dire un triste adieu,
Et que je prêcherai votre loi si charmante,
Oh ! de longs jours encor, n'est-ce pas, ô mon Dieu ?

Hélas ! je le sais bien, si vous étiez sévère,
Cloué par votre main sur un plus dur Calvaire,
Voilà déjà longtemps que j'aurais dû mourir.

Mais à votre bonté laissez-moi recourir :
S'il est vrai qu'au pécheur votre pardon s'accorde,
Ma misère a bien droit à la miséricorde. »

II

Il disait. Mais déjà, dans ce suprême effort,
La parole hésitante expirait sur sa bouche.
Alors on l'entendit murmurer sur sa couche,
Résigné, les yeux clos, calme devant la mort :

— « Mon âme, sur ta route à peine commencée
Tu vois bien que déjà descend l'ombre du soir,
Et qu'en l'âpre chemin où tu marches, lassée,
Le vent de mort t'essouffle et te force à t'asseoir.

Pourquoi donc gardes-tu cette folle pensée
Qu'au juste arrêt d'en haut le temps s'en va surseoir ;
Que ta vie, à l'autel, de saints désirs bercée,
Doit brûler de longs jours comme un feu d'encensoir ?

Non, non : près du tombeau quittons cette chimère ;
Et puisqu'à nos péchés Dieu tend la coupe amère,
Résignons-nous, mon âme, à ce qu'il veut de nous.

Et toi, s'il faut souffrir, pauvre argile en ruines,
Accepte de sa main ta couronne d'épines,
En inclinant la tête et pliant les genoux. »

III

Et pendant qu'il parlait, comme une fleur flétrie,
Sa tête s'inclinait sur son sein par degrés...
Mais soudain, il leva, joyeux, vers la patrie,
Ses deux grands yeux si purs et d'extase enivrés.

— « Puisque sous le fardeau notre épaule succombe,
Posons-le donc à terre et cessons de gémir.
Dès notre premier pas nous marchions vers la tombe...
Nous y sommes, mon âme : il est temps d'y dormir.

...Y dormir ! A jamais ?... Oh ! non, frêle colombe !
Nos immortels espoirs vont plutôt s'affermir ;
Car, tandis que ce corps à la fosse retombe,
J'entends là-haut ton vol palpiter et frémir.

Sous les beaux cieux vermeils je vois Dieu qui se penche,
Et montre un nid plus doux pour ta pauvre aile blanche,
Dans les bleus paradis de l'éternel séjour.

Sors donc de ta prison, chrysalide d'un jour,
Et bénis en partant la mort qui te délivre.
Tu sais bien que mourir c'est commencer à vivre ! »

IV

Il est parti, Seigneur... Oh ! les morts de vingt ans !
Oh ! les chers envolés des plages éternelles !
Dieu les trouve trop purs pour nos fanges mortelles :
Il les mène là-haut achever leur printemps.

MARTYRE

*Au Révérend Père ****
missionnaire en Extrême-Orient.

I

Jeune semeur de l'Evangile,
A quoi rêves-tu chaque soir,
Quand, devant ta hutte d'argile,
Tout seul au frais tu viens t'asseoir?

Devant la nuit claire, qui brode
D'astres d'or les eaux du Mékong,
Lorsque le bonze en sa pagode
Frappe l'air des éclats du gong :

Revois-tu sous des cieux plus sombres
Notre Sèvre aux flots de cristal,
Entends-tu tinter dans les ombres
L'angélus du clocher natal ?

Ou bien, fils de la blanche Europe
Perdu chez les jaunes Chinois,
Songes-tu, comme l'antilope,
Aux fauves rôdant dans les bois ?

Ou, plus cruels que ceux des jungles,
Vois-tu les tigres de l'enfer,
De crocs aigus comme des ongles,
Brûler et déchirer ta chair ?

Dis enfin pourquoi le sourire
Finit en larme dans tes yeux...
Trembles-tu devant le martyre ?
Rêves-tu du toit des aïeux ?

II

— Ah ! je le sais, vaillant apôtre,
Le martyre qui te fait peur
N'est pas celui du sang, c'est l'autre,
Le martyre secret du cœur.

C'est de songer que ton vieux père,
Dans son deuil farouche obstiné,
Contre ton départ s'exaspère
Et ne te l'a point pardonné.

C'est de songer qu'en la demeure
Où ta jeunesse en paix grandit,
Ta mère elle-même, qui pleure,
T'a renié comme un maudit.

La voilà, l'atroce blessure !
Et Dieu, pour éprouver ta foi,
N'avait pas de flèche plus sûre,
Ni qui fût si rude pour toi.

Tu me l'as dit, ce que tu souffres
De te voir ainsi rebuté.
Il est, dans ton passé, des gouffres
D'où ton cœur n'est pas remonté !

Là-bas, tu te souviens encore
De ce jour d'arrière-saison
Où, levé bien avant l'aurore,
Furtif, tu quittas la maison.

Tu te rappelles la colère
Qui suivit ta fuite à Paris,
Ce lourd silence épistolaire
Qu'ils gardent, quand tu leur écris.

Tu crois voir grincer sur leurs lèvres
La parole amère et l'affront,
Plus cuisants cent fois que les fièvres
Qui déjà t'ont pâli le front.

Et c'est bien la peine des peines ;
Il n'est pas besoin qu'un bourreau,
Pour te saigner aux quatre veines,
Tire le sabre du fourreau.

Le sabre, lui, du moins s'arrête
Devant l'âme au regard vainqueur ;
Il ne fait tomber que la tête :
Eux, là-bas, t'ont percé le cœur.

Mais excuse, héroïque prêtre,
Ceux qui te font ce mal profond.
Comme les bourreaux de ton Maître,
Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Ils ne savent pas, cœurs vulgaires,
Combien c'est grand, combien c'est beau,
D'aller, soldat des saintes guerres,
Du Christ défendre le drapeau.

Ils ne savent pas, cœurs sans flamme,
Le zèle qui presse ses pas,
Ni le prix que s'achète une âme...
— Non, non, ils ne le savent pas !

III

Mais tu le sais, toi, leur victime,
Que tes larmes et que ton sang
Peuvent rendre un cœur noir de crime
Blanc comme un beau lys innocent.

Laisse donc, sous leur anathème,
Ruisseler tes pleurs attendris :
Tes pleurs sont un second baptême,
Qui doit laver leurs cœurs flétris.

Dans un plateau de la balance
Ils ont leurs péchés, lourd fardeau :
Mais toi, prêtre, pose en silence
Tes douleurs en l'autre plateau.

Sur le grand Livre sont inscrites
Leurs dettes qu'on ne peut compter :
Mais toi, riche, donne en mérites
Ce qu'il faut pour les acquitter.

Leur âme est nue et misérable,
N'ayant plus le manteau chrétien :
Mais toi, bon soldat secourable,
Donne-leur la moitié du tien.

Et si Dieu te fait cette grâce
De répandre ton sang pour lui,
Au festin pour qu'ils aient leur place
Donnant ta prière aujourd'hui,

Demain, grande âme filiale,
A ces pauvres qu'il faut vêtir,
Donne pour robe nuptiale
Ta pourpre neuve de martyr.

AUX TILLEULS
DE LA COUR D'HONNEUR

I

Sans doute en l'honneur des Apôtres,
Ils furent douze au temps passé ;
Mais l'un d'eux a quitté les autres
Et n'a point été remplacé.

Regardez leurs fronts centenaires
Du toit dépasser le sommet :
On dirait des factionnaires
Dont on voit pointer le plumet.

Depuis janvier jusqu'en décembre,
Ils sont là, plantés dans la cour,
Comme des suisses d'antichambre,
Fixes au poste nuit et jour.

Debout sur deux rangs, sans rien dire,
Blancs ou verts, suivant la saison,
On croirait qu'ils vont introduire
Les visiteurs dans la maison.

Mais sans bouger, les fiers gendarmes,
Ni tracassiers, ni bienveillants,
Ils restent toujours au port d'armes,
Hautains et muets surveillants.

II

Et pourtant qu'ils diraient de choses,
S'ils se décidaient à parler !
Ils ont vu tant de lutins roses
Sous leurs ombrages défiler !

Tant d'écoliers sous leurs ramures
Ont passé, chuchotant tout bas,
Ou prolongeant de sourds murmures,
Bien sûrs qu'on ne les prendrait pas !

O ces rires malins sous cape,
Lorsqu'un fripon, juste à propos,
Au voisin pendait une attrape
Qu'il montrait du doigt sur son dos !

O ce petit air grave et traître
Qu'entre deux niches on prenait,
Lorsque, subitement, le maître,
Pour en *pincer*, se retournait!

Tilleuls, qu'en disaient vos mésanges,
De ces tours de francs étourdis?
Et parfois qu'en pensaient les anges
Et Dieu, là-haut, en paradis?

Heureusement, tilleuls, vous vîtes
Des spectacles plus consolants.
Que c'était beau, tous ces lévites
Qui passaient en longs surplis blancs,

Quand le soir, par un ciel sans voiles,
Ils allaient, escortant leur Dieu,
Cierge en main, fleurissant d'étoiles
Vos sombres ramures en feu!

Que c'était beau, tous les dimanches,
Ces enfants, oisillons charmants,
Comme les pinsons dans vos branches
Nichés aux bras de leurs mamans !

Quel tableau, ces mamans joyeuses
Qui, voulant à leur tour causer,
Attiraient leurs bouches rieuses
Et les fermaient d'un long baiser !

Alors, tilleuls à l'ombre douce,
En vain vous vouliez vous raidir :
De vos mains aux gants verts de mousse
Le vent vous forçait d'applaudir.

Vous aviez beau demeurer graves
Et froidement fixés au sol :
Courtois, sur ces groupes suaves,
Vous tendiez votre parasol.

Il semblait que, plus embaumées,
Vos fleurs s'entr'ouvrissent au jour,
Et, dans l'âme et dans vos ramées.
C'était comme un parfum d'amour.

Oui, tilleuls, vous pourriez nous dire
Tant de secrets, de doux propos,
Sur plus d'un front plus d'un sourire
Comme un bouton de rose éclos.

Vous trouveriez des éloquences
A parler des jours d'autrefois :
De ces départs pour les vacances,
Quand la cour s'emplissait de voix ;

Comme aussi des soirs de rentrée,
Quand l'enfant, parti si joyeux,
Revenait, la mine tirée,
Avec le regret dans les yeux !

Combien d'âmes sages ou folles
Dont vous surprîtes l'entretien !...
Mais, confidents de leurs paroles,
Non, tilleuls, vous n'en direz rien.

III

C'est ainsi, quoi que l'on endure,
Qu'on soit joyeux, qu'on soit chagrin
Que toujours, marâtre nature,
Tu restes le grand sphinx d'airain.

C'est ainsi, tilleuls impassibles,
Que sous vos feuillages touffus
Nous souffrons, promeneurs sensibles,
Sans que vous en soyez émus.

Pourtant sur vos branches si vieilles
Quand janvier met son blanc décor,
Ou que juin y met ses abeilles
Aux murmurantes ailes d'or :

Que de fois, rêveurs, il nous semble,
A voir sombres ou gais vos fronts,
Que vous et nous vivons ensemble
Les mêmes sentiments profonds !

Mais non ! Pour vous ni deuil ni fête,
Avec l'hiver ou le printemps :
C'est son cœur que chacun vous prête,
Triste ou joyeux suivant le temps.

Et quand, géants au vert panache.
Un jour, vous tomberez mourants.
Jusque sous la foudre ou la hache
Vous resterez indifférents.

Hélas! vous ressemblez aux hommes,
Tilleuls ! mais vous êtes moins bas ;
Car indifférents, nous le sommes,
Vous méchants, vous ne l'êtes pas.

Petit Séminaire de Montmorillon.

A MES ANCIENS ÉLÈVES
DE SECONDE

I

Ah ! notre classe de Seconde !
Dites, vous en souvenez-vous
Comme alors les jours étaient doux,
Loin des tracas et loin du monde ?

Il me semble vous voir encor
Dans la salle aux grands murs sévères,
M'offrant vos fraîches primevères
En gros bouquets de rimes d'or.

Vous étiez ma chère famille
Et les oiseaux de mon printemps,
Et c'était pour moi le bon temps,
Quand vous chantiez dans ma charmille.

Que ce temps est loin aujourd'hui !
Nous ne le verrons plus renaître :
La charmille a changé de maître,
Et vous, oiseaux, vous avez fui.

II

Mais il me reste ma mémoire
Pour photographier vos traits,
Et j'y fais souvent vos portraits,
Avec mon cœur pour chambre noire.

C'est là, c'est là que je vous vois,
Non plus tels qu'à présent vous êtes.
Mais fronts naïfs et blondes têtes,
Tels que vous étiez autrefois.

Je vous revois, vous les espiègles,
Cabris légers à l'œil mutin
Qui fourragiez au pré latin,
En sautant par-dessus les règles.

Je vous revois, vous les chercheurs,
Battant le bois des théorèmes,
Où se cachaient ces noirs problèmes
Dont vous étiez les dénicheurs.

Je vous revois, vous les poètes,
Qui preniez vos luths attendris,
Et chantiez, sans avoir appris,
Comme au bois chantent les fauvettes.

Sur vos fines lèvres d'enfant
Le sourire, charmante abeille,
Comme au bord d'une fleur vermeille,
Voltigeait alors, triomphant.

Alors, de lumière inondées,
Vos âmes se sentaient grandir,
Et tout en vous allait verdir,
Avec la pousse des idées.

III

Vous souvient-il de ces devoirs,
Fiers sauvageons aux folles branches
Qui mêlaient sur vos pages blanches
Leurs ombrages touffus et noirs?

C'était l'esprit en pleine sève.
Prose et vers, d'un seul jet éclos,
S'y multipliaient sans repos,
Et tout était couleur de rêve !

Tel un arbuste, en germinal,
Hors de ses gemmes entr'ouvertes
Laisse éclater ses feuilles vertes,
Sous le gai soleil matinal :

Telle, au gré de sa fantaisie,
Votre âme, en sa prime saison,
Poussait sa tendre frondaison
Sous un ciel plein de poésie.

IV

Jours bénis ! Printemps regretté !
N'est-ce pas qu'il avait ses charmes ?
Et que plus d'un, cachant ses larmes,
Tout bas, le préfère à l'été ?

C'était la vie à son aurore,
Le jardin aux mille couleurs :
Tandis qu'aujourd'hui plus de fleurs.
Sauf le *souci*, qui croît encore.

Car, si l'esprit est plus viril,
Moins souriantes sont les lèvres,
Et vous avez connu des fièvres
Que ne connut pas votre avril.

Alors, rimeurs mélancoliques,
Vous chantiez les prés, les troupeaux :
Maintenant, adieu les pipeaux
Et les agrestes bucoliques !

Prêtres, Dieu vous fit ses barons
Pour soutenir les saintes luttes :
Adieu les lyres et les flûtes,
Il faut emboucher les clairons.

Adieu les tournois et les lices
Où vous joutiez la plume en main :
Maintenant, au champ clos humain,
C'est la guerre contre les vices.

V

Allez, prêtres de Jésus-Christ,
Brandissez votre verbe en flammes ;
Faites-en, pour toucher les âmes,
Le glaive d'or du Saint-Esprit.

Et s'il remporte la victoire,
S'il venge la cause de Dieu,
S'il le fait aimer en tout lieu,
Amis, amis, laissez-moi croire

Que ce fer, si bien ouvragé,
C'est autrefois sur mon enclume
Que tout d'abord, avec la plume,
Vos mains novices l'ont forgé,

Et qu'ainsi, travaillant, élèves,
Sous moi, votre chef armurier,
Dans ma classe, arsenal guerrier,
Soldats, vous prépariez vos glaives.

VI

Qu'il vous souvienne de ces jours,
Et priez pour votre ancien maître.
Vous l'avez oublié peut-être,
Mais lui se rappelle toujours.

Il eut pour vous cette amour vraie
Qui sait chérir en se fâchant,
Et, s'il bêcha trop dur son champ,
Ce fut pour en ôter l'ivraie.

Il ne songea qu'à votre bien
En ne ménageant pas vos tâches,
Et, s'il aiguillonna les lâches,
C'est qu'au fond il les aima bien.

D'ailleurs c'est là son caractère
Que, même aux yeux de l'amitié,
Il ne se livre qu'à moitié,
Ame tendre et visage austère.

Car, tel que l'Océan profond,
Dieu fit son être à double face :
L'écume flotte à la surface,
Et le meilleur demeure au fond.

Mais vous, enfants, jetant la sonde
En cet abîme insoupçonné,
Vous eûtes bientôt deviné
Ce qui se cachait sous son onde.

Merci ! merci ! car à travers
La sombre houle qui déferle,
L'amour vous y gardait sa perle,
Et je l'enchâsse dans ces vers.

AU BIENHEUREUX
JEAN-CHARLES CORNAY

MARTYR

Strophes lues par l'auteur,
aux fêtes du Petit Séminaire de Montmorillon,
23 juin 1901

I

Charles Cornay, salut ! Je regarde sur terre
Tous ces blasons princiers au faste héréditaire,
Ce noble armorial
Où tant de grands passants qui traversent l'histoire,
Tour à tour, ont signé du stylet de la gloire
Leur nom seigneurial.

Ton nom ne se lit point parmi cette lignée ;
Tu n'obtins point du ciel une gloire gagnée
Par d'autres que par toi ;
Tu fis mieux : tu voulus, roturier d'origine,
Acheter des quartiers de noblesse divine
A la cour du grand Roi.

Tu n'avais que vingt ans quand tu formas ce rêve :
De faire prendre, un jour, mesure par le glaive
A ton front plébéien,
Pour que l'Eglise y mît, à ce beau front modeste,
Le nimbe des martyrs, comme un cimier céleste
De chevalier chrétien.

Tu n'avais que vingt ans quand la voix d'un apôtre,
Là-bas, sous d'autres cieux, à l'opposé du nôtre,
T'emporta frémissant,
N'ayant plus qu'un désir : celui d'être victime
Et d'offrir pour Annam, comme rançon sublime,
Non de l'or, mais du sang.

II

Tu n'avais que vingt ans !... O l'âge enthousiaste !
Pourtant quand tu croissais, comme un lys humble et chaste
Ici, près des autels,
Qui donc eût soupçonné, jeune homme aux yeux si calmes,
Que déjà tu rêvais ces radieuses palmes
Des lutteurs immortels ?

Et qui donc eût prévu, quand ton âme fermée
Entr'ouvrait, pour Dieu seul, sa corolle embaumée
D'un sourire si frais,
Que ces palmes, un jour, triomphateur candide,
Dieu les ferait verdir sur ta pourpre splendide,
Moins de dix ans après ?

Non ! nul ne pouvait croire à cette destinée ;
Et si ta vie obscure en est illuminée
D'un éclat sans pareil,
C'est comme ces ruisseaux dont l'onde ténébreuse
Coule longtemps sous terre, et de la roche creuse
Jaillit en plein soleil.

Combien qui, comme toi, sans même qu'on s'en doute,
Vers l'Inde, depuis lors, ont leur pensée en route
Pour aller sur tes pas !
Et qui donc, de partir, pèlerin chimérique,
Vers ces plages de Chine ou sous les cieux d'Afrique,
Qui donc n'y rêva pas ?

III

C'est que, pour un cœur jeune, il est si beau, ce songe :
— Avoir vingt ans, et dire à l'éternel mensonge
Un éternel adieu !
De la glu des plaisirs déprendre enfin son aile
Pour voler outre-mer, en sublime hirondelle
Des beaux printemps de Dieu !

Quitter foyers, pays ; s'en aller, humble prêtre
Et riche seulement de la croix de son Maître,
Prêcher la vérité !
Se voir traquer partout de peuplade en peuplade ;
Etre pris, mis aux fers ; languir, le corps malade,
Mais le cœur indompté !

Enfin, pour couronner le sanglant sacrifice,
Se voir traîner un jour jusqu'au champ du supplice
Par un peuple insultant,
Et là, malgré l'effroi de la chair qui se cabre,
Sourire à ses bourreaux, s'incliner sous le sabre
Et mourir en chantant !...

— Non ! non ! si haut que monte ici-bas la pensée,
Toute gloire, à l'instant, apparaît éclipsée
Par un songe si beau,
Songe des conquérants de l'éternelle sphère
Qui, pour tout idéal, ont rêvé de se faire
Un autel du tombeau !

IV

Songe qui fut le tien, Cornay!... Car ici même,
Dans ces murs où grandit la jeunesse qui t'aime,
Qui dira que de fois
Des païens tu rêvas de faire la conquête
Et, comme piédestal, de leur porter ta tête
Pour y planter la croix?

Dis-nous, les voyais-tu, sur les plages lointaines,
Ces bourreaux qui, plus tard, te chargeront de chaînes,
Conduits par un Judas?
Et toi, te voyais-tu, de village en village
Allant, la cangue au cou, comme un aigle en ta cage,
Porté par huit soldats?

Songeais-tu, dès ce temps, que ces joyeux cantiques
Que tu chantais si bien sous nos voûtes antiques,
Beau cygne harmonieux,
Tu les répéterais à ton heure dernière,
Quand, le front sous le sabre et l'âme en la lumière,
Tu partirais aux cieux ?

Et lorsque, dans un coin de la sombre chapelle,
En priant, tu semblais vers la rive éternelle
Prêt à prendre ton vol,
Dis, voyais-tu là-bas, sous l'éclair de l'épée,
Cet effroyable bond d'une tête coupée
Qui roulait sur le sol ?...

O Cornay ! doux héros ! oui, ta gloire est la nôtre !
C'est ici, parmi nous, que ton zèle d'apôtre
Prit ses premiers élans ;
Et c'est pourquoi, ce soir, cette ardente jeunesse
Acclame ton grand cœur, pour qu'en elle il renaisse
Après quatre-vingts ans.

V

Déjà notre rosier compte plus d'une rose.
Après toi c'est Vénard, seconde fleur éclose
Ici, dans nos rameaux ;
Second astre qui point et qui sera ton frère,
Si bien qu'avant longtemps le ciel du Séminaire
Aura ses deux Gémeaux.

Va ! va ! nous lui ferons aussi de belles fêtes,
Dès que l'Eglise aura couronné vos deux têtes
De l'auréole d'or.
En attendant, Cornay, puisque seul Dieu te nomme,
Entre seul à sa cour, comme autrefois dans Rome
Entrait l'Imperator.

Lorsque l'Imperator revenait des batailles,
Rome faisait tomber un pan de ses murailles
Devant ses pas vainqueurs :
De même aussi, martyr à la pourpre guerrière,
Devant toi tu vois bien qu'il n'est plus de barrière,
Au ciel ni dans nos cœurs.

Nos cœurs ! nous t'en faisons de vivants reliquaires !
Le ciel ! il s'ouvre à toi, sorti des rangs vulgaires :
T'en voilà citoyen !
Aussi, dès lors, qu'importe à ton âme anoblie
Qu'en son armorial l'homme ici-bas t'oublie ?
Dieu t'a mis dans le sien.

DEVANT CÉSAR

DEVANT CÉSAR

SCÈNE DITE EN LA FÊTE DE SAINT PIERRE,

Juin 1889

A M. le Chanoine Pierre Lépine,
Ancien Supérieur du Séminaire de Montmorillon.

NÉRON

Approche, séducteur, et songe à te défendre :
Rome entière t'accuse et Néron veut t'entendre.
Mais dépose ta fourbe et ne me cèle rien :
Le sort de tes pareils va dépendre du tien.
Ainsi donc c'est bien toi qui viens prêcher dans Rome
Les mystères nouveaux d'un jeune dieu fait homme ?

Ton nom ?

PIERRE

Je suis chrétien.

NÉRON

Et ton pays ?

PIERRE

Le ciel.

NÉRON

Tu crois donc être dieu, sans même avoir d'autel ?

PIERRE

Je n'en ai pas, seigneur, mais, sur votre parole,
Rome va m'en faire un au pied du Capitole,
Et je m'y coucherai pour mourir à mon tour,
Comme autrefois le Christ le fit pour notre amour.

NÉRON

Tu me braves, chrétien, et tu fais le stoïque !

Mais bientôt nous verrons si ce zèle héroïque
Ne défaillira pas quand il faudra souffrir.

PIERRE

Vous vous trompez, seigneur.

NÉRON

Tu voudrais donc mourir ?

PIERRE

Dieu m'a donné la vie : il peut me la reprendre ;
Et mon plus grand bonheur sera de la lui rendre.

NÉRON

Loin d'éviter la mort, tu t'y veux donc offrir?

PIERRE

Quand Dieu même a souffert, craindrais-je de souffrir ?

NÉRON

Et tu crois jusqu'au bout conserver cette audace ?

PIERRE

A qui se donne à lui, Dieu donnera sa grâce.
Si je luttais sans lui, vous seriez le plus fort ;
Mais s'il combat pour moi, je ne crains pas la mort.

NÉRON

Quel est-il donc ce dieu que ta bouche proclame,
Que Pilate a cloué sur un gibet infâme,
Dont la mémoire encore, après plus de trente ans,
Soulève Rome entière et fait des partisans ?

PIERRE

Interrogez le monde, interrogez la terre,
L'Océan et ses flots, le ciel et son tonnerre,
Tous les êtres enfin de la création :
D'un pôle jusqu'à l'autre ils répètent son nom.
Sa seule volonté lui tient lieu de puissance ;
L'éternité sans fin n'a pas vu sa naissance ;
Il ne connaît point d'âge, il est de tous les temps.
Et les siècles pour lui ne sont que des instants ;
D'une seule parole il a créé les mondes,
Il a mis une digue à la fureur des ondes ;

Il est tout en lui-même, il est tout en tout lieu ;
Il est triple, il est un ; il est homme, il est Dieu ;
Et, pour trancher d'un mot cet entretien suprême,
Tout être vit par lui, lui seul vit par lui-même.

NÉRON

Je t'admire, chrétien.

PIERRE

Croyez plutôt, seigneur.

NÉRON

Ton Dieu, certes, n'est pas sans avoir sa grandeur.

PIERRE

Ce grand Dieu, c'est le mien, mais c'est aussi le vôtre :
Vous êtes son soldat, si je suis son apôtre.
Il nous a partagé le monde entre nous deux :
Il vous laisse la terre, il me donne les cieux ;
Afin de gouverner du haut du Capitole,
Vous, César, par le glaive, et moi, par la parole.

NÉRON

Insensé, tu veux donc te faire mon égal?

PIERRE

Je suis votre sujet et non votre rival.
Mais, au nom de ce Dieu qui vous donne la terre
Pour la juger en roi, pour la régir en père,
Souffrez que je proclame aujourd'hui devant tous
Ce qu'il attend de moi, ce qu'il attend de vous :
Le monde désormais doit avoir double maître ;
Vous, vous êtes son roi, moi, je deviens son prêtre.

NÉRON

Il n'est qu'un maître à Rome et qui doit tenir lieu
De juge et de pontife, et de prince, et de Dieu.

PIERRE

De Dieu, seigneur?

NÉRON

De Dieu.

PIERRE

Vous, notre Dieu ?

NÉRON

Moi-même.

PIERRE

Vous blasphémez, seigneur, car notre Dieu nous aime.
Il est grand, il est juste, il est sage, il est bon...

NÉRON

Et moi, je ne suis donc...

PIERRE

Vous ! vous êtes Néron.

NÉRON

Tu m'outrages !... N'importe ! En absolvant ton crime,
Un outrage si fier emporte mon estime.
Aussi, malgré l'horreur que j'ai du nom chrétien,
Mon cœur prétend rester à la hauteur du tien.
Abjure là ton Dieu, je t'accorde de vivre.

PIERRE

Et que m'a-t-il donc fait pour qu'ainsi je le livre ?

NÉRON

Quiconque le révère est coupable à mes yeux.

PIERRE

Quiconque le méprise est traître envers les Cieux.

NÉRON

Mais enfin quel est donc le charme qui t'attire
Vers cette mort affreuse où ta folie aspire ?

PIERRE

Vous ignorez, seigneur, les mystères de Dieu.
Quand on n'est pas chrétien, on les comprend bien peu.
Mais au bord de la tombe, à cette heure suprême
Où je dois recevoir comme un second baptême,
Apprenez donc de moi, qui bientôt vais mourir,
A qui je dois mon sang, à qui je veux l'offrir.
Prince, voilà tantôt près de quarante années,
Sur les eaux d'un lac juif de barques sillonnées,

Passant là, près du bord, doux et divin marcheur,
Le Fils de l'homme, un jour, aperçut un pêcheur.
Il le vit, il l'aima, beaucoup, plus que tout autre ;
Il en fit son disciple, il en fit son apôtre ;
Trois ans, il l'envoya prêcher en chaque lieu
L'avènement du Christ et le règne de Dieu ;
Trois ans, le long des lacs, au désert, sous le chaume,
Il lui dit les secrets du céleste royaume ;
Il le fit son ami, l'enchaîna sur ses pas,
Le grandit aussi haut qu'on peut l'être ici-bas :
Pour tout vous dire enfin, il lui donna son âme...
Mais celui qu'il aimait n'était qu'un homme infâme.
Savez-vous ce qu'il fit pour payer de retour
Ces prodiges de grâce et ces excès d'amour ?
A la voix d'une femme, il renia son Maître...
Ce n'était pas assez de renier : le traître,
Comme s'il avait eu cet horrible pouvoir
De rendre Dieu complice en un crime si noir,
Pour aller jusqu'au bout et combler la mesure,
A son forfait osa joindre encor le parjure...
Et cela se passait la veille du grand jour
Où ce même Jésus mourait pour son amour !

Et la foudre, là-haut, ne tua pas cet homme !
Il est encore au monde, il est même dans Rome,
Au Palatin... ici : regardez devant vous,
Prince.

NÉRON

C'est toi ?

PIERRE

Moi-même ! Ah ! vous frémissez tous !
Vous demandez comment j'évitai le supplice !...
Rome, en effet, seigneurs, entend mieux la justice...
Dites, patriciens, répondez, sénateurs,
Vous autres, vous m'auriez mis aux mains des licteurs,
Fouetté, décapité, crucifié peut-être !...
Mais telle ne fut pas la conduite du Maître.
Non content d'accorder un généreux pardon,
Son cœur me fit sentir combien il était bon,
Et plus j'étais ingrat, plus il fut magnanime.
C'est à force d'honneurs qu'il châtia mon crime.
Avant d'aller au Père et de quitter ces lieux,
Il me livra les clefs du royaume des cieux,

Il me fit aussi grand qu'on peut l'être en ce monde.
Plus grand que ces vains noms où votre orgueil se fonde,
Plus grand que tous ces dieux qui flattent votre erreur.
Plus grand que le Sénat, plus grand que l'empereur.
Et vous voulez, César, et vous voulez, vous autres,
Que moi, l'élu du Christ et le chef des Apôtres,
Abandonnant mon Dieu, foulant aux pieds sa croix,
Je le renie encore une seconde fois !
Ah ! si j'y consentais, si j'avais l'âme basse
Jusqu'à trahir celui qui déjà m'a fait grâce,
Si, par peur du gibet, je méprisais sa loi,
L'enfer même aurait honte et rougirait de moi,
Et Judas, indigné de l'opprobre où je tombe,
Pour souffleter ma face entr'ouvrirait sa tombe.

NÉRON

Vous voyez, sénateurs, cet homme veut mourir.
Veux-tu céder, chrétien ?

PIERRE

Je veux être martyr.

NÉRON

Réfléchis bien, vieillard : la croix est déjà prête.

PIERRE

J'ai déjà réfléchi, seigneur : voici ma tête.

NÉRON

Prends pitié de tes jours.

PIERRE

Je les regrette peu.

NÉRON

Tu préfères la mort ?

PIERRE

Je préfère mon Dieu.

NÉRON

A la fin, il faut donc que ma juste colère

De ces esclaves juifs débarrasse la terre !
Ecoute donc, impie, et pèse mon discours,
Car ta réponse va décider de tes jours.
Veux-tu sacrifier aux dieux que Rome adore ?

PIERRE

Je suis chrétien, seigneur, et vous le dis encore.

NÉRON

Eh bien ! tu l'auras dit pour la dernière fois.
Licteurs, prenez cet homme et qu'on le mette en croix !

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

I

Au ras d'un pré de fleurs couvert
Je sais une source charmante,
Dont la rive embaume la menthe
Et qui rit dans le cresson vert.

A la fois boudoir et buvette,
Elle étale un flot argenté,
Où se mire au soleil d'été
Et boit, en chantant, la fauvette.

Les beaux iris que pour rideau
Je lui revois dans ma mémoire!
Et les jolis frissons de moire
Où palpitent ses trèfles d'eau !

Hélas! c'est là qu'enfant sans mère,
Souvent j'allais m'asseoir songeur,
A dix ans déjà voyageur
Au pays noir de la chimère.

J'y restais des heures durant.
Les yeux vagues, l'âme distraite,
A m'amuser d'une fleurette
Que je lançais sur le courant :

A la voir, épave flétrie,
Que je suivais du coin de l'œil.
Tantôt sombrant contre l'écueil
Au moindre flot qui la charrie;

Tantôt, à fleur d'eau surnageant,
Nef gracieuse et minuscule,
Prenant à bord la libellule
Sur son coquet tillac d'argent.

Pauvre fleur ! corolle fanée !
Je clos ce livre avec émoi,
Songeant que peut-être, elle et moi,
Nous aurons même destinée ;

Que mes vers, sourire ou sanglot,
Frais bouquets cueillis pêle-mêle
Et lancés sur le flot comme elle,
Comme elle iront au gré du flot.

II

Mais que m'importe, de la berge
Où je suis leur cours hasardeux,
Que la vague, se jouant d'eux,
Demain dans l'oubli les submerge :

Pourvu qu'avant de se briser
A l'écueil où le vent les mène,
Une âme, libellule humaine,
Un instant ait pu s'y poser ;

Et que, sur ma strophe choisie,
Comme sur un brin de lilas,
Elle ait trouvé, papillon las,
Un peu de miel et d'ambroisie !

C'est si bon au poète aimé
D'offrir son vers au cœur morose,
Pour qu'il y dorme et s'y repose
Comme sur un lit parfumé !

Et si j'étais sûr que moi-même
J'eusse cette joie un moment,
Je bénirais le doux tourment
Que m'a valu chaque poème :

Et je voudrais encor jeter
Au flot plus d'une fleur joyeuse,
Quand la fauvette merveilleuse
Sur mon front viendrait à chanter.

Mais la fortune, mer profonde,
A de redoutables fureurs ;
Envoyons en avant-coureurs
Ces premiers vers au fil de l'onde :

Afin que, sage matelot,
Désormais nous fuyions la houle,
Si l'âpre critique les roule,
Sitôt lancés, au gré du flot.

III

Dites, en sera-t-il de même,
Pauvres esquifs aventureux ?
Ou bien voguerez-vous heureux,
Sous l'œil d'un public qui vous aime ?

A toi de répondre, lecteur.
Mais pour moi, quoi qu'il leur arrive,
Désormais, assis sur la rive,
Je les suis, simple spectateur.

Allez donc, flottille légère,
Et doublez le cap du succès,
Ayant à bord, en ces essais,
L'espérance pour passagère!

Allez, arborant vos couleurs,
Cingler sur la vague incertaine
Où le rêveur de la fontaine
Vous lance encor, timides fleurs!

Allez, allez : toi, la Pensée,
Et toi, la Fleur du souvenir,
Et toi, qu'un souffle va ternir,
Bluette trop vite poussée!

Allez, allez à la merci
De la vogue changeante et brève :
Toi, Fleur vaporeuse du rêve,
Et toi, Fleur jaune du souci!

De ce livre qui se constelle
Emaillez le flot diapré :
Toutes, je vous cueille en mon pré,
Toutes, sauf hélas! l'*Immortelle.*

Allez donc, teint frais ou pâlot,
Fleurs d'or ou d'azur ou de neige!
Allez et que Dieu vous protège!
Allez, mes vers, au gré du flot!

Montmorillon
Juin 1902

TABLE

SIMPLES CROQUIS

CHAPELLE INTIME

DEVANT CÉSAR



